



## **La Bibliotheque Des Predicateurs**

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre  
alphabétique

J - O

**Houdry, Vincent**

**Lyon, 1717**

Maladies. Le bon usage que nous devons faire des maladies; leur utilité  
pour le salut, &c.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75872](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75872)

## MALADIES.

*Le bon usage que nous devons faire des maladies, leur utilité pour le salut, &c.*

## AVERTISSEMENT.

**Q**Uoi que les maladies du corps soient comprises sous le nom & sous le titre des afflictions, comme une espece sous le genre, ainsi que nous l'avons remarqué dans le premier titre de cet Ouvrage, nous ne laisserons pas d'en faire un traité particulier, sans y comprendre, ni les maladies de l'ame, qui sont les vices & les pechez, ni les autres afflictions, ou disgraces, qui interrompent les joyes, & le bonheur de notre vie.

Ce sujet dont les anciens Prédicateurs n'ont parlé qu'en passant, & en parlant des autres afflictions, est aujourd'hui assez ordinaire, & tres-utile, puisqu'il nous apprend l'usage qu'on doit faire de ces maux, auxquels la nature nous a assujettis; soit que nous les considerions comme une épreuve que Dieu fait de notre vertu, ou comme des peines & des châtimens de nos pechez, soit enfin comme des accidens, auxquels nous ne pouvons parer: il est toujours constant que toutes ces maladies ne nous arrivent que par les ordres de la divine providence, & par consequent que le bon usage que nous en pouvons faire ne contribue pas peu au salut, & à la perfection d'un Chrétien, par la patience, la resignation à la volonté de Dieu, la penitence, & autres vertus, qu'elles lui donnent le moyen d'exercer.

Pour traiter donc ce sujet chrétiennement, & en tirer le fruit qu'il est capable de produire, nous laisserons aux Medecins le soin de guerir les maladies par les remedes que leur art leur enseigne; mais nous donnerons aux Prédicateurs le moyen de se servir des maladies du corps, pour guerir celles de l'ame, & d'en tirer des moyens de salut, qu'on ne pratique jamais si avantageusement, en jouissant d'une parfaite santé.

## PARAGRAPHE PREMIER.

*Divers Deseins & Plans de Discours sur ce sujet.*

**L** I. **C**OMME entre toutes les afflictions, les plus ordinaires & les plus rudes à supporter sont les maladies, je crois qu'on ne peut choisir un dessein plus utile, & qui interessé davantage en ce temps, que de marquer dans ce discours le bon usage que nous en devons faire, vû que dans toutes nos maladies, nous pouvons dire ce que le Sauveur dit de celle de Lazare, qu'elles ne sont pas pour nous donner la mort, mais qu'elles sont plutôt pour la gloire de Dieu, & pour notre sanctification. C'est dans ce sentiment que je veux vous faire voir dans les deux Parties de ce discours: 1°. Les motifs qui nous doivent exciter à en faire un bon usage. 2°. Les dispositions qu'il faut apporter de notre part, afin de les rendre utiles & avantageuses pour la gloire de Dieu, & pour notre sanctification.

Pour ce qui est des motifs, en voici les principaux & les plus pressans. 1°. Parce que le plus souvent nous sommes la cause de nos maladies, par nos déreglemens, par nos débauches, par la bonne chere, & par les pechez que nous commettons, qui nous attirent cette punition de la part de Dieu, ou qui alterant notre temperament, nous causent des infirmités que nous pourrions éviter, en menant une vie plus réglée. Une jeune personne, par exemple, passera les nuits au jeu, au bal, ou en d'autres divertissemens: si elle devient malade, qui en est la cause, finon le déreglement de sa vie? Un homme se portera aux débauches les plus outrées: s'il y perd la santé, il ne s'en doit prendre qu'à lui-même, &c. Vous ruinez votre santé par les veilles, par les excès des viandes & du vin: pouvez-vous après cela justement vous plaindre, si vous êtes malade? Que si nous considerons ces maladies, comme nous étant

envoyées de Dieu, en punition de nos desordres, nous devons nous persuader que nous avons mérité ce châtiment, & que nous sommes par consequent la cause du mal que nous souffrons. Ce motif nous les doit faire supporter avec tranquillité, & en esprit de penitence; si au contraire, ces maladies nous arrivent par accident, par la foiblesse de notre constitution naturelle, ou par notre mauvaise conduite, il faut faire alors de nécessité vertu, & le meilleur usage que nous en puissions faire, c'est de nous en servir pour l'expiation de nos pechez, & particulièrement des desordres qui ont causé ces maladies. 2°. Le second motif est de considerer, que si la maladie est une suite & une punition de nos desordres & de nos pechez, elles en sont aussi le remede: puisque le dessein de Dieu qui nous les envoie, n'est pas seulement de nous punir; mais plus particulièrement de nous corriger par ce châtiment, de nous porter à nous convertir, & de nous en donner le moyen. C'est ce que le Prophete Roi nous declare en parlant des Israélites: *Leurs infirmités se sont multipliées, & ils se sont hâtes de retourner à Dieu.* Aussi voyons-nous que les grands pecheurs, que Dieu abandonne en cette vie, jouissent d'une parfaite santé, parce qu'il les reserve à les punir dans l'autre par de plus grands supplices. Au contraire, tres-souvent les justes sont affligés de maladies douloureuses, parce que c'est par les infirmités que Dieu les préserve du peché, qu'il les éloigne des occasions dangereuses, & qu'il les met en état de satisfaire à sa justice, pour les fautes qu'ils ont commises. D'où nous devons prendre la resolution d'accepter ces maladies, avec action de grâces, comme un bienfait signalé, comme un remede aux maladies de notre ame, mille

*Psal. 15.*

fois plus dangereuses que celles du corps, & enfin comme un préservatif contre les pechez, où nous tomberions si nous étions en parfaite santé. 3°. Le troisième motif est, qu'on ne peut rien faire de plus glorieux, & de plus agréable à Dieu, que de souffrir pour son amour les maladies, que sa Providence nous envoie: c'est ce que le Sauveur nous a appris en parlant de la maladie de Lazare, en disant qu'elle lui étoit arrivée pour la gloire de Dieu. La raison est, que les douleurs qu'on endure alors, sont autant de sacrifices qu'on offre à Dieu, en souffrant patiemment, & faisant de notre corps une hostie vivante, comme parle Saint Paul. C'est en effet une grande gloire à cette divine Majesté, d'avoir des serviteurs si dépendans de lui, & si soumis à ses volontés, qu'ils acceptent de grand cœur le calice qu'elle leur présente de sa main, la privation de leurs diversifiemens, de leurs affaires, de leur santé, & de leur vie même. Ce qui fait que Tertulien appelle le saint Homme Job, l'ouvrier de la gloire de Dieu, qui fit trophée de sa patience, pour confondre le démon, qui l'avoit suscité à l'affliger, non seulement dans ses biens, mais encore dans son propre corps.

La seconde partie consiste à voir quelles dispositions il faut apporter de notre part pour faire un saint usage des maladies; les plus nécessaires sont: 1°. De les souffrir avec tant de résignation, soit pour le temps, soit pour la qualité du mal, qu'on ne desire point en être délivré, que conformément à sa divine volonté, persuadez que nous ne lui sommes jamais plus agréables, que dans un état qui nous rend plus semblables au Sauveur. 2°. C'est de souffrir avec patience & tranquillité d'esprit les douleurs de la maladie, les ennuis, les dégoûts des remèdes, sans marquer ces empressements inquiets, qu'on a d'ordinaire de recouvrer la santé; considérant ce temps comme un temps de pénitence, pour suppléer à celle que nous avons négligé de faire. 3°. La troisième disposition est de se mettre en état de grâce, par le moyen des Sacramens, tant pour rendre sa maladie méritoire, que pour se garantir des surprises de la mort.

**II.** SUR le bon usage qu'on peut faire des maladies, que la Providence nous envoie, & dont peu de personnes sont exemptes en cette vie, en montrant combien elles sont utiles pour le salut.

1°. Il faut faire voir qu'elles servent pour quitter le péché, pour rompre les engagements où l'on étoit, pour sortir de l'occasion de le commettre, & se défaire des mauvaises habitudes qu'on a contractées dans le vice. 2°. Qu'elles sont de favorables occasions de nous reconcilier avec Dieu par une véritable & sincère pénitence, que nous avons le moyen de faire en souffrant avec patience les douleurs de la maladie, & les acceptant dans cet esprit avec résignation. 3°. Qu'elles nous donnent le moyen de nous sanctifier par la patience, & la pratique des plus nobles & des plus excellentes vertus, que nous pouvons exercer en cet état.

**III.** ON peut prendre pour sujet d'un discours, que les maladies du corps, guérissent assez ordinairement celles de l'ame, & que c'est du moins le dessein de Dieu lorsqu'il nous les envoie.

1°. Elles rendent à l'ame la santé, en la

*Tome III*

retirant du péché, en la faisant rentrer en elle-même, & lui inspirant la pensée, le desir, & le dessein de se reconcilier avec Dieu. 2°. Elles la conservent, & l'entretiennent, en l'empêchant de tomber dans le péché, & lui donnant le moyen de satisfaire à la justice divine par une rigoureuse pénitence, qu'il ne tient qu'au pécheur de rendre volontaire, en l'acceptant de bon cœur, & avec résignation.

NOUS pouvons regarder la maladie: 1°. **IV.** Non seulement comme un effet du péché originel, que nous avons contracté en naissant; mais de plus, comme une peine que la justice divine nous impose, pour les pechez que nous avons commis, & comme une suite de nos desordres. 2°. Comme une épreuve de notre fidélité & de notre vertu, que Dieu veut exercer. 3°. Comme un remède aux maux de l'ame, que Dieu veut souvent guérir par ceux du corps, en nous détachant par là, du monde, & des biens sensibles, que nous aimons avec excès, & en nous avertissant de penser à la mort, dont la maladie est comme l'avant-coureur. Or ces divers rapports par lesquels nous pouvons regarder la maladie, nous marquent les différentes dispositions dans lesquelles nous la devons recevoir.

1°. Si nous la regardons comme un effet du péché originel, il nous faut soumettre à l'arrêt que la justice de Dieu a prononcé contre nous, en la personne de notre premier pere; & en la considérant comme la peine de nos propres pechez, qui sont grands, & en grand nombre, il faut recevoir en esprit de pénitence les maux que Dieu nous envoie, & dire avec Job: *Peccavi, & ut eram dignus, non recepi.* 2°. Si nous regardons la maladie comme une épreuve à laquelle Dieu met notre fidélité, & comme un exercice de notre vertu, & de notre patience, persuadons-nous que Dieu ne peut mieux nous marquer son amour qu'en nous donnant le moyen & l'occasion de lui marquer le nôtre, & de lui témoigner notre fidélité, & la soumission parfaite que nous avons à sa Providence. 3°. Si nous considérons la maladie du corps, comme un remède à nos maladies spirituelles, que nous ignorons presque souvent, ou que nous sentons très-peu; nous devons nous y soumettre, dans la pensée que nous oublions Dieu dans la santé, & que nous avons besoin qu'il nous envoie quelque maladie, pour nous obliger de penser à lui, & de rentrer dans notre devoir, en adorant les desseins de cette severité misericordieuse, qui nous rappelle par là à son service. *Pris du Pere Nèpveu, dans le livre intitulé, la Maniere de se préparer à la mort.*

ON peut considérer les maladies: 1°. Par rapport aux pecheurs: 2°. Par rapport aux justes, & exposer les avantages, & le bonheur qu'elles apportent aux uns & aux autres.

Premièrement, par rapport aux premiers: elles sont que des pecheurs d'habitude, des pecheurs endurcis, qui fermoient les yeux à la lumière, & qui sembloient avoir été livrez à l'égaré d'un esprit dépravé, rentrent en eux-mêmes, & font de serieuses reflexions sur leur conduite passée. 2°. Elles sont une pénitence que Dieu leur impose lui-même par misericorde, afin de leur donner moyen de racheter leurs pechez, & de

Hh 2

fatisfaire à sa justice. 3°. Elles sont des marques que Dieu a dessein de leur faire misericorde, puisqu'il les châtie en ce monde; parce qu'il ne punit pas deux fois un pecheur pour les mêmes fautes. Ce qui leur devoit faire regarder les maladies comme un bonheur qu'ils ne scauroient jamais assez estimer.

Secondement, à l'égard des suites, elles ont des avantages qui ne sont pas moins considerables: car 1°. Elles sont une marque que Dieu les aime, puisque, comme dit l'Apôtre, Dieu châtie ceux qu'il aime: d'où il faut inferer que les maladies qu'il leur envoie, sont une marque de l'amour qu'il leur porte. 2°. Elles leur rendent le Seigneur present: car quoi qu'il soit par tout, par son immensité, il a néanmoins promis par son Prophete d'être toujours proche de ceux qui sont dans la tribulation. Or c'est dans la maladie que la tribulation est proche d'eux, comme parle le même Prophete: *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima est*, selon l'explication qu'en donne Saint Augustin. 3°. Elles perfectionnent leur vertu par la patience; elles les humilient devant leurs propres yeux, & les mettent à couvert de la vanité; elles leur font acquerir de nouveaux merites devant Dieu, par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes.

V I.

ON peut faire un juste discours sur ce sujet, en le partageant en ces deux Points. 1°. Ce qu'il faut faire dans la maladie, & la maniere de s'y comporter en veritable Chrétien. 2°. Ce qu'il faut faire après avoir recouvré la santé.

Pour le premier Point. 1°. Si-tôt que l'on se sent attaqué de quelque maladie dangereuse, & durant le cours de la maladie, il faut d'abord avoir recours à Dieu, & avoir plus de confiance en son secours que dans l'habileté des Medecins, & dans la vertu de leurs remedes, qui n'ont de force & d'efficace pour nous guerir, qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner. 2°. Demander à Dieu la santé avec resignation, & soumission à sa sainte volonté, & dans le dessein de nous en servir pour sa gloire, & pour travailler avec plus de soin à notre salut. 3°. Offrir à Dieu les douleurs de la maladie, en esprit de penitence, pour la satisfaction de nos pechez, & les unir avec les douleurs du Sauveur, afin d'être plus favorablement reçus de Dieu.

Second Point. Ce qu'il faut faire après avoir recouvré la santé. 1°. Reconnoître avec action de grâces, qu'on en est redevable à Dieu, & attribuer sa guerison plutôt à la misericorde de Dieu, qu'à la vertu des remedes, & au soin qu'on a pris de nous. 2°. Être fidele à Dieu, à accomplir les promesses & les bonnes resolutions de mieux vivre à l'avenir. 3°. Se précautionner avec plus de soin contre les rechûtes dans les pechez, qui apparemment nous ont attiré cette punition de Dieu, que contre la rechûte dans les mêmes maladies, dont nous sommes gueris.

V I I.

LES maladies servent à trois choses, qu'il est important d'observer, pour en faire le partage d'un discours. 1°. A nous instruire. 2°. A nous corriger. 3°. A nous sanctifier; c'est l'usage que nous en devons faire.

Premierement, elles servent à nous instruire; car il n'y a rien qui nous fasse mieux sentir

la misere de notre condition, que les maladies qui nous apprennent ce que nous sommes, qui nous desabusent des vanitez du siècle, qui nous rappellent dans l'esprit les veritez éternelles, que nous oublions souvent durant la santé, &c.

Secondement, la principale fin que Dieu se propose dans les maladies qu'il nous envoie, est de nous corriger. C'est souvent, on n'en peut douter, pour nous punir; mais cette punition a pour fin notre conversion, le changement de vie, & l'experience fait voir que ce moyen qu'il employe pour cet effet, est le plus efficace: *Percutiam, & sanabo*, dit l'Écriture; & comme l'explique S. Ambroise, *Percutiam infirmitate, & sanabo fide*. Et il seroit à souhaiter que nous fussions tels dans la santé, que nous sommes dans la maladie, ou du moins que nous promettons d'être à l'avenir.

Troisièmement, il est enfin évident, que les maladies peuvent nous sanctifier, & qu'elles le font souvent par la patience, & la pratique des autres vertus chrétiennes. *Tris de l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême, Sermon sur ce sujet.*

1°. LES maladies sont des marques, des preuves, & des gages de l'amour que Dieu a pour ceux à qui il les envoie, puisque par là il témoigne le desir & le dessein qu'il a de les sauver, en leur donnant les moyens les plus efficaces; en leur donnant occasion d'acquerir des merites pour le Ciel, & de satisfaire pour leurs pechez en cette vie. 2°. Elles sont des moyens, & des occasions de témoigner reciproquement notre amour envers Dieu, par la soumission aux ordres de sa Providence, par le sacrifice que nous lui faisons de ce que nous avons de plus cher, qui est notre vie, & notre santé; & enfin par la patience, en souffrant pour son amour, & pour nous rendre semblables à celui qui a tant souffert pour nous.

V I I I.

C'EST une pensée commune que les maladies, aussi-bien que les autres afflictions qui arrivent dans cette vie, sont une école de vertu; mais pour nous borner aux seules maladies, on peut dire,

I X.

1°. Que dans cette école on y apprend la haute science des Saints, l'humilité, la patience, la piété, & les vertus nécessaires à un Chrétien, qui devient alors un veritable disciple de Jesus-Christ. 2°. Dans cette école, on y doit faire la fonction, & prendre la qualité de maître, pour instruire & enseigner les autres par notre exemple, & par nos discours édifiants.

NOUS regardons ordinairement les maladies comme des maux & des fleaux de Dieu; & je veux vous faire voir,

X.

1°. Qu'elles sont de grands bienfaits, des coups de la misericorde de Dieu à notre égard, parce qu'elles sont un moyen de nous faire rentrer dans nous-mêmes, de mettre ordre à notre conscience, de penser à l'autre vie, & de satisfaire à la justice de Dieu en celle-ci. 2°. Que le mauvais usage que les hommes en font ordinairement, les rend de veritables maux, par leur impatience, leurs murmures, & leurs emportemens; parce qu'ils souffrent sans consolation, sans merite, & même sans soulager par là leur mal.

LES maladies qui nous arrivent en cette vie, étant dans l'ordre de la Providence, les

X I.

hommes qui abusent ordinairement de la santé, doivent du moins s'efforcer de faire un bon usage de la maladie.

1°. En s'en servant pour faire pénitence des pechez qu'ils ont commis; pénitence qu'ils ne feront peut-être jamais que par ce seul moyen. 2°. En suppléant par là à toutes les bonnes œuvres qu'ils ont négligé de faire, ayant alors plus de moyens de pratiquer la mortification chrétienne.

XII. LES avantages qu'on a pour son salut dans les maladies, qu'on néglige ordinairement dans la santé.

1°. Durant la santé on oublie Dieu, & on ne pense gueres aux veritez celestes, tout occupé qu'on est des choses de la terre; mais dans la maladie, on a recours à Dieu, on le reconnoît pour le souverain arbitre de la vie & de la mort, on pense à l'éternité, & la crainte de la mort nous fait songer à l'autre vie. 2°. Pendant la santé on cherche les divertissemens & les plaisirs, on offense Dieu en mille sortes de manieres; & dans la maladie, non seulement on est éloigné des occasions du peché; mais on a le moyen de satisfaire pour ceux qu'on a commis, & de fléchir la misericorde divine. 3°. Durant la santé on n'écoute gueres la voix de Dieu; on est ordinairement rebelle à ses graces, & peu touché des veritez du Christianisme; mais dans la maladie, les sentimens chrétiens se réveillent, on écoute les sages avis d'un Confesseur, & on prend de salutaires résolutions

de mener une vie plus sainte.

PREMIER Point. Le bonheur d'une personne qui prend la maladie en patience, & avec une entiere resignation à la volonté de Dieu, 1°. Elle fait son purgatoire en ce monde. 2°. Elle a la consolation en cet état de ressembler à celui qui s'est fait pour son amour un homme de douleurs. 3°. Elle acquiert une infinité de merites pour le Ciel, par la pratique des vertus propres de cet état.

Second Point. Le malheur de celui qui souffre impatiemment son mal. 1°. Il commence son enfer en ce monde, en souffrant sans consolation. 2°. Il augmente ses crimes par ses impatiences & ses emportemens. 3°. Il perd non seulement le merite de ses souffrances; mais il en fait une nouvelle matiere de condamnation.

XIV. 1°. LA maniere dont il faut recevoir les maladies de la main de Dieu. 2°. L'usage qu'on en doit faire. *Pris de l'Abbé de Monmorel, Discours pour le dix-huitième Dimanche après la Pentecôte.*

XV. 1°. LA maladie est la plus sensible de toutes les disgraces, & de toutes les afflictions, la santé étant la chose qui nous est la plus chere. 2°. C'est la plus rude de toutes les épreuves & de toutes les tentations; & par consequent celle où notre vertu éclate davantage, comme nous apprenons de l'exemple du saint homme Job. 3°. De tous les maux, c'est celui où l'on a le plus de besoin de patience; & par consequent où l'on acquiert plus de merites.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints  
Ecces.

Saint Augustin, in *Psal.* 21. sur ces paroles: *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima est*, montre que jamais Dieu n'est plus proche de nous que dans la maladie.

Le même, in *Psal.* 83. montre que les maladies n'abattent que ceux, qui se sont laissé corrompre par la jouissance des biens de cette vie.

Le même, *Tract.* 7. in *Joannem*, assure qu'il y a bien des justes attachez à leur lit par leurs infirmités, lesquels s'ils étoient en santé, s'abandonneraient au crime.

Le même, in *Psal.* 102. parle des maladies & des miseres auxquelles l'homme est sujet.

Le même, *lib.* de 50. *Homil.* *Homil.* 38. traite le même sujet.

Le même, ou quelque autre Auteur, au Tome neuvième a fait un *Traité de Visitatione Infirmorum*, où il montre dans le chapitre premier, que la maladie est un don de Dieu; & dans le sixième, comment il faut consoler un malade.

Le même, au livre de *Bono Patientia*, a beaucoup de choses qui viennent à ce sujet.

Le même, *Epist.* 149. parle si avantageusement des maladies, que ses paroles peuvent guerir l'impatience de ceux qui en sont attequez.

Saint Ambroise, *l.* 1. de *Pœnitentia*, c. 12. enseigne que les afflictions de cette nature fortifient & perfectionnent notre ame.

Saint Chrysostome, *Homil.* 1. ad *Popul.* à l'occasion de Saint Timothée, donne la raison pourquoi Dieu envoie souvent aux justes de grandes & de fâcheuses maladies.

Le même, *Homil.* 6. in *Joannem*, prouve par l'exemple de Lazare, que le Sauveur appelle

son ami, que les maladies, aussi bien que les autres afflictions, sont le partage des justes.

Et dans l'Épître quatrième ad *Olimpiadem*, il lui apprend l'usage qu'elle doit faire de sa maladie.

Saint Basile, in *Regul. fufius disput. quest.* 55. assure que les maladies sont quelquefois des châtimens de nos pechez; & que les malades doivent alors souffrir leurs infirmités avec patience.

Le même, de *Constitut. Monast.* montre comme ceux qui ont reçu la santé de Dieu, en doivent user pour son service.

Saint Bernard, *Serm.* 10. & 30. in *Cant.* montre que dans les maladies il faut avoir plus de confiance dans le secours de Dieu, que dans les remedes; & invective contre la mollesse de ceux qui ont trop de soin de leur santé.

Salvien, *Epist.* ad *Cethuram*, la felicite du bonheur qu'elle a eu de souffrir une fâcheuse maladie, & de l'avantage que cette infirmité du corps a procuré à son ame.

Hugues de Saint Victor, *lib.* 1. de *Claustro anima*, c. 12. s'étend sur les vices & les défauts que commettent les malades trop sensibles.

Turrecremata, *Tract.* 28. in *Regul. Sancti Benedicti*, parle des avantages de la patience dans les maladies.

Alphonse Rodriguez, *Traité huitième de la Perfection Chrétienne & Religieuse*, ch. 16. parle de la conformité que nous devons avoir avec la volonté de Dieu dans la maladie.

Bellarmin, de *Gemitu Columbe*, liv. 2. ch. 8. traduit par le P. Brignon.

Livre intitulé, *le Chrétien dans la tribulation & dans l'adversité*, qui contient un ample *Traité* sur l'usage des maladies.

Livre intitulé, *Le Pedagogue des Familles*

Les Livres  
spirituels  
& autres

Chrétiens, donne diverses pratiques pour tirer du fruit des maladies qui nous arrivent.

Le P. Nouët, dans les exercices pour se préparer à la mort, première Méditation pour le troisième jour, montre avec quelle resignation tous les Chrétiens doivent recevoir de la main de Dieu les maladies.

L'Abbé de la Trappe, Tome second, des Devoirs de la Vie Monastique, c. 22. traite de la Patience dans les infirmités.

Le Pere Nepveu, livre intitulé, *La Maniere de se préparer à la mort*. Sixième considération sur l'usage qu'on doit faire des maladies.

Le même, dans le troisième Tome de ses Reflexions Chrétiennes.

Livre intitulé, *la sainte Famille*, Tome 3. ch. 16. §. 3. montre comme il se faut gouverner chrétiennement dans les maladies.

Le Pere Guilloré, dans ses Oeuvres spirituelles, livre troisième, Instruction quatrième, parle des maladies, comment il les faut recevoir, & le profit que nous en pouvons tirer.

Drexellius, in *Gymnasio Patientia*, c. 4. dit bien des choses sur ce sujet.

Pétrarque, au premier Tome de ses Entretiens, en a un sur la santé, où il parle aussi des maladies.

Les Dialogues spirituels du P. Surin, Tome 2. liv. 4. ch. 1. où il traite du bien des maladies.

Tous ceux qui ont parlé des afflictions, & de

la patience dans les adveſitez, & disgraces de cette vie, ont en même temps parlé des maladies, mais indirectement, & on peut voir dans le titre des Afflictions, ce qui peut être commun avec les maladies corporelles, dont Dieu éprouve les justes.

Molinier, Sermon pour le premier Jeudi du Carême, parle de l'utilité des maladies, du fruit qu'il en faut tirer, & investive contre ceux qui ont recours à des remèdes superstitieux ou diaboliques.

Le Pere Duneau, dans la Dominicale, Sermon pour le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte, explique la maniere différente dont le Sauveur a guéri les corps & les âmes.

L'Auteur des Discours Moraux en a un sur l'usage & l'utilité des maladies.

Dans les Essais de Sermons sur tous les Dimanches de l'année, il y en a un sur ce sujet pour le vingtième Dimanche après la Pentecôte.

Dans les exhortations domestiques, composées par un Pere Benedictin, il y en a une sur le bon usage des maladies.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, traite expressément ce sujet dans le Sermon pour le Jeudi de la troisième Semaine de Carême.

L'Abbé de Monmorel, discours sur le 18. Dimanche après la Pentecôte.

Monſieur l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême, traite ce sujet dans un discours exprés.

Les Prédicateurs recon-

### PARAGRAPHE TROISIÈME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

**D**ominus mortificat & vivificat, deducit ad inferos & reducit. 1. Reg. c. 2.

Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus? Jobi 2.

Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat. 1. Regum 3.

Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob. 12.

Hanc tentationem ideo permisiſit Deus evenire illi, ut posteris daretur exemplum patientia eius, sicut & sancti Job. Tob. 2.

Miserere mei Domine, quoniam infirmus sum: sanā me Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea. Psalm. 6.

In manibus tuis sortes meae. Psalm. 30.

Ab ipso patientia mea. Psalm. 61.

Neque herba, neque malagma sanavit eos; factus, Domine, sermo, qui sanat omnia. Sapient. 16.

Tu es Domine, qui vita & mortis habes potestatem, & deducis ad portas mortis, & reducis. Ibidem.

Propter iniquitatem corripuisti hominem. Psalm. 38.

Invoca me in die tribulationis: eruam te, & honorificabis me. Psalm. 49.

Qui sanat omnes infirmitates. Psalm. 102.

Infirmus gravis sobriam facit animam. Eccli. 31.

In tua infirmitate ne despicias teipsum, sed ora Dominum, & ipse curabit te. Eccli. 38.

Non te pigeat visitare infirmum. Eccli. 7.

Curavit multos, qui vexabantur variis languoribus. Marci 1.

Circuibat Jesus omnes civitates, curans omnem languorem, & omnem infirmitatem. Matth. 9.

Ece sanus factus es: jam noli peccare, no-

sterius tibi aliquid contingat. Joan. 5.

Domine, ecce quem amas infirmatur. Joan. 11.

**C**'est le Seigneur qui ôte & qui donne la vie, qui conduit aux enfers, & qui en retire.

Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevons-nous pas aussi les maux?

Dieu est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que Dieu vous éprouvât.

Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, afin que sa patience servît d'exemple à la posterité, comme celle du saint homme Job.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme; Seigneur, guérissez-moi, parce que mes os sont tout ébranlez.

Tous les événements de ma vie sont entre vos mains, Seigneur.

C'est de Dieu que vient toute ma patience.

Ce n'est point une herbe, ou quelque chose appliquée sur leur mal, qui les a guéris; mais votre parole, ô Seigneur, qui guérit toutes choses.

C'est vous, Seigneur, qui avez la puissance de la vie & de la mort, & qui menez jusqu'au bord du sépulcre, & en ramenez.

Vous avez châtié l'homme à cause de son iniquité.

Invoquez-moi au jour de l'affliction; je vous en délivrerai, & vous aurez lieu de m'honorer.

C'est Dieu qui guérit toutes sortes de maladies.

La maladie violente rend l'âme sobre.

Né vous abattez pas dans la maladie; mais priez Dieu, & lui-même vous guérira.

Né soyez point paresseux à visiter les malades.

Il guérit plusieurs malades de diverses maladies.

Jésus alloit de tous côtés dans les villes, guérissant toutes sortes de maladies & de langueurs.

Vous voilà guéri, ne pechez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis.

Seigneur, celui que vous aimez est malade.

*Infirmitas hac non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Joan. 11.

*Virtus in infirmitate perficitur.* 2. ad Corinth. 12.

*Momentaneum est leve tribulationis nostre, supra modum in sublimitate eternum gloriae pondus operatur in nobis.* 2. ad Corinth. 4.

*Cum infirmor, tunc potens sum.* 2. ad Corinth. 12.

*Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.* Ibidem.

*Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei.* Mich. 7.

*Infirmus eram, & non visitastis me.* Matth. 25.

*Pertransiit benefaciendo & sanando omnes.* Act. 10.

*Imperavit febrim, & dimisit illam.* Luc. 4.

*De excelso misit ignem in ossibus meis, & erudit me.* Thren. 1.

*Peccavi, & ut eram dignus, non recepi.* Jobi 33.

*Omnis turba quarebat illum tangere, quia virtus de illo exibat, & sanabat omnes.* Luc. 6.

Cette maladie ne va point à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu.

La vertu & la force devient plus forte & plus parfaite dans l'infirmité.

Le moment si court & si léger des afflictions, que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine & éternelle gloire.

Je ne suis jamais plus fort que dans mes infirmités.

Je prendrai plaisir à me glorifier dans mes faiblesses, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi.

Je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui.

J'ai été malade, & vous ne m'avez pas visité.

Il a passé, guérissant par tout les malades, & faisant du bien à tout le monde.

Jésus commanda à la fièvre de la quitter, & la fièvre la quitta au même instant.

Il a envoyé d'en-haut un feu dans mes os, & m'a instruit par là.

J'ai péché, & je n'ai pas été châtié comme je le meritois.

Tout le peuple tâchoit de toucher Jésus, parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guériffoit tous.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Les maladies sont une suite & un effet du péché originel.

Dans l'état d'innocence, Dieu créa nos premiers peres avec des corps qui devoient être immortels, & exempts de toutes sortes de maladies. Mais Dieu en punition de leur rebellion, les ayant privez de cet avantage qu'il leur avoit accordé par une grace speciale, leur péché qui les avoit assujettis à la mort, les rendit aussi sujets aux maladies, qui sont les causes & les avant-coureurs de la mort, leur temperament fut alteré, & il n'y eut sortes de maladies dont les hommes, ensuite du péché originel, n'ayent été attequez. Il faut pourtant remarquer qu'Adam même, après sa chute, & ses enfans, quoi que pecheurs comme lui, n'éprouverent pas si-tôt les effets de la malediction que Dieu lança sur tout le genre humain après le premier péché: car ils jouirent encore long-temps d'une assez parfaite santé. Les Israélites mêmes furent quarante ans dans le desert, sans qu'il y eût, comme dit David, en toutes leurs Tribus aucun malade. Mais maintenant les hommes ayant ajoûté au péché originel tant de nouveaux pechez, leurs corps par la delicatessé des viandes, & les excès dans le boire & le manger, & leurs autres déreglemens, abregent encore leur vie, & s'attrent mille sortes de maladies qui les conduisent à la mort.

La patience de Job dans les douleurs qu'il souffroit, fut une des marques incontestables de sa fidelité au service de Dieu.

La vie exemplaire que Job mena dans le temps qu'il étoit riche, & en parfaite santé, lui acquit parmi les siens beaucoup d'estime & de louange; mais le demon ne témoignoit pas alors faire grand état de sa vertu, parce qu'il le voyoit dans l'abondance: & quand même il l'eût dépouillé de tous ses biens, il s'étonna peu des grandes marques qu'il donnoit d'une patience héroïque dans sa pauvreté, parce que tout pauvre qu'il étoit, il ne souffroit encore rien dans son corps; mais lorsque, par la permission de Dieu, il l'eut couvert de playes & affligé de douleurs cruelles, sans ébranler le moins du monde sa constance, il ne dit plus mot, il se crut vaincu, & n'osa plus attaquer un homme, dont la vertu s'étoit montrée aussi ferme dans la maladie que dans la santé. Mais encore que faisoit cet homme accablé de maux? l'Écriture dit qu'avec un morceau de pot cassé,

frottant les ulcères, il en faisoit sortir du pus. Par où il faisoit bien voir qu'il ne cherchoit pas à diminuer ses douleurs, mais plutôt à les augmenter. Aussi disoit-il: *Qui m'obtiendra cette grace du Seigneur, qu'ayant commencé à me châtier, il me reduise tout-à-fait en poudre; qu'il étende sa main sur moi, &c.* Quelle héroïque patience! Il souffroit d'horribles douleurs, & cependant il lui sembloit que Dieu l'épargnoit, il demandoit en grace au Seigneur, qu'il étendit sa main sur lui, & qu'il lui en fit sentir tout le poids: il le pressoit même de lui accorder sa demande. Dans le même esprit, un malade doit prier le Seigneur, non de le guérir, si la guérison peut être un obstacle à son salut; mais d'accroître son mal, s'il le veut ainsi, & dire avec un grand Saint: *Domine auge dolorem, sed auge patientiam*; augmentez, Seigneur, ma douleur; mais augmentez en même temps ma patience.

Ce ne fut point par hazard que Tobie s'endormit sous un nid d'hirondelles, & que leur ordure, qui lui tomba sur les yeux, le rendit aveugle: ce fut par un ordre immuable de la volonté divine. Le Seigneur, dit l'Écriture sainte, permit que cette tentation lui arrivât, afin que la posterité eût en lui un exemple de patience, comme elle en avoit eu en la personne de Job. Et l'Ange même parlant à Tobie, après sa guérison, lui dit: *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tentation.*

Le Roi Ezechias s'étant élevé en lui-même à cause de la célèbre victoire que Dieu lui avoit fait remporter sur les Assyriens, le Seigneur lui envoya une grande & perilleuse maladie, qui le porta à s'anéantir en sa présence, & à lui offrir de serventes prières. En ce temps-là, dit le Texte sacré, Ezechias fut malade à la mort, & le Prophete Isâie le vint trouver, & lui dit: *Donnez ordre à votre maison, car vous ne vivrez pas davantage, & vous mourrez.* Alors Ezechias tournant le visage vers la muraille, fit sa priere au Seigneur, & lui dit: *Seigneur, souvenez-vous, je vous prie, de quelle manière j'ai marché devant vous dans la vérité, & avec un cœur parfait, & que j'ai fait ce que j'ai cru vous être agréable.* Ezechias ver-

Jobi. 6.

L'exemple de Tobie nous apprend que les maladies, & les autres afflictions nous arrivent par la permission de Dieu. Tob. 12.

L'exemple d'Ezechias montre que Dieu rend quelquefois la santé aux malades, ayant égard à leurs prières. 4. Regum. 6. 20.

sa ensuite une grande abondance de larmes, & avant qu'Isaïe eût passé la moitié du Vestibule, le Seigneur lui parla, & lui dit: Retournez, & dites à Ezechias, chef de mon peuple: J'ai entendu votre priere, & j'ai vu vos larmes, & vous allez être guéri; vous irez dans trois jours au Temple du Seigneur. Nous apprenons par cet exemple, que non seulement on peut avoir recours à Dieu dans la maladie, mais que Dieu accorde quelquefois la santé à nos prières.

Il faut dans les maladies mettre la confiance en Dieu plutôt que dans les remèdes, & dans le secours des Médecins.

Le Roi Afa est repris, comme dit l'Écriture, de ce qu'en sa maladie il ne chercha pas le Seigneur, & qu'il se confia plutôt en la science des Médecins. Ce n'est point à eux qu'il faut attribuer le bon ou le mauvais effet des remèdes; il les faut attribuer à Dieu seul, qui les fait operer comme il lui plaît. Et quand même nous nous verrions destituez du secours des Médecins & des remèdes, dit Saint Basile, il ne faudroit pas pour cela desesperer de sa santé.

Punition d'Ochozias pour avoir eu recours au Dieu d'Accaron dans une griève maladie.

Reg. I.

C'est souvent pour punir les malades du peu de confiance qu'ils ont en Dieu, & du trop de confiance qu'ils ont dans le secours des remèdes, ou des Médecins, que Dieu les laisse languir dans leurs maladies, & permet qu'ils meurent par la violence du mal. Comme il arriva au Roi Ochozias, en punition de ce que dans une dangereuse maladie, il envoya dans les temples des Gentils consulter les Idoles pour implorer leur secours. Cette conduite sacrilege anima aussi-tôt le zèle du Prophete Isaïe, & lui fit dire avec une sainte liberté: *Nunquid quia non erat Deus in Israël, missi ad consulendum Beelzebub?* Quoi, Sire, n'y avoit-il donc point de Dieu en Israël, pour être obligé d'aller chercher du secours parmi les dieux des Gentils? *Ideo de lectulo, super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris.* Ah! vive le Dieu d'Israël, vous en mourrez, pour apprendre par votre exemple, à ceux qui sont dans le même danger où vous êtes, à mettre leur confiance en de faux Dieux, & on peut dire le même en des secours humains.

L'exemple de l'impie Antiochus nous apprend que la maladie humilie les hommes les plus superbes, & leur fait reconnoître ce qu'ils sont.

2. Mach.

3.

Les hommes les plus fiers & les plus superbes, quittent leur fierté, & s'humilient devant Dieu, dans une maladie, qui les met en danger de mort. Témoin l'impie Antiochus, dont parle l'Écriture, lequel se voyant étendu sur un lit, & insupportable à lui-même, à cause de l'infection de ses playes; cet orgueilleux qui s'élevoit auparavant contre le ciel, commence à s'humilier sous la puissante main de Dieu, & à reconnoître un Souverain: *Iustum est subditum esse Deo, & mortalem non paria Deo sentire.* Ah! je le conçois enfin, qu'il ne faut pas qu'un homme marche de pair avec Dieu, & qu'il ne se doit pas oublier lui-même. Hé! qui a fait cet homme si grand Prédicateur, de blasphémateur insolent qu'il étoit, il n'y a que trois jours? C'est que la maladie l'a desabusé de sa grandeur imaginaire, & lui a fait voir ce qu'il étoit en effet, un homme sujet aux miseres communes à tous les autres hommes.

On ne change pas toujours de vie par la maladie.

Jeroboam ayant levé la main pour faire signe à ses Officiers de se saisir du Prophete qui l'avoit averti de ses desordres de la part de Dieu, sa main demeura immobile, & se sentant ainsi visiblement puni, il s'adressa à cet homme de Dieu, le conjura d'interceder pour lui, afin que le mouvement de sa main lui fût rendu. Cette grace lui fut accor-

dée; mais Jeroboam changea-t-il pour cela de vie? Il devint plus impie qu'il n'étoit auparavant, & de la même main dont il avoit reçu le mouvement par miracle, il sacrifia aux idoles, & leur presenta de l'encens. C'est ce que font ceux qui après avoir recouvré la santé, continuent dans leurs desordres.

Saint Thomas a sagement remarqué, qu'en core que le Sauveur, ce nouvel Adam, ait pris sur lui les miseres du premier formé de la terre, il n'a pas pourtant pris les maladies, qui étoient incompatibles avec un temperament aussi excellent que le sien. Il a de même préservé des infirmités du corps sa sainte Mere, & d'autres Saints qu'il destinoit à de grandes entreprises, dont ils n'auroient pu venir à bout, s'ils n'eussent eu des corps robustes pour soutenir le travail. Ceux qui ont reçu ce don du Ciel, doivent, suivant le conseil de Saint Basile, tâcher à le conserver, & dire avec le saint Roi Prophete: *Seigneur, tout ce que j'ai de forces, je le conserverai pour vous, parce que vous êtes mon Dieu.* C'est pourquoi, il ne faut pas ruiner indiscretement ses forces, mais les ménager pour le service de Dieu.

Quoi que le Sauveur ait été le Medecin des corps & des ames; néanmoins il est certain qu'il n'est pas venu au monde principalement pour guerir les maladies corporelles; il s'est cependant appliqué aux guerisons du corps pour deux fins. L'une, pour prouver par ces operations miraculeuses, & sensibles, sa mission, son pouvoir & sa divinité; afin que les hommes en fussent convaincus. Aussi disoit-il aux Juifs, qui étoient témoins de ces guerisons miraculeuses: *Si mihi non creditis, operibus credite.* L'autre raison est pour signifier par ces guerisons corporelles, celles qu'il opere interieurement dans les ames, rapportant toujours les premieres aux secondes. Tellement que selon les Peres, jamais il ne delivroit les personnes de quelque infirmité corporelle, qu'en même temps il ne les delivrât aussi de leurs infirmités spirituelles, en leur pardonnant leurs pechez. Ce qui paroît en ce que les guerissant, il leur disoit quelquefois: *Remittuntur tibi peccata tua.* Et comme les Scribes l'accuserent de blasphème, en lui entendant dire ces paroles; il leur répondit: *Est-il plus facile de dire: Vos pechez vous sont remis; que ces autres paroles: Levez-vous & marchez?* Afin donc que vous sçachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir en terre de pardonner les pechez, se tournant vers un paralytique qu'on lui avoit présenté, il lui dit: *Levez-vous, & retournez dans votre maison.* Ce qui montre qu'il operoit en même temps les guerisons des corps & des ames; mais les unes par rapport aux autres.

Ce n'est pas sans mystere que de tous les malades que nous lisons avoir été gueris par le Sauveur, pas un ne l'a été qu'après l'avoir demandé, ou qu'on ne l'ait fait demander pour lui, ou du moins qu'il n'ait témoigné la souhâiter. Nous voyons en Saint Matthieu, la guerison de deux aveugles, qui crierent long-temps, ayez pitié de nous, Fils de David. Une autre fois deux autres pareillement aveugles, qui étoient sur le chemin de Jericho, crierent de même, & furent gueris. Un autre aveugle nommé Bartimeus, ayant ouï dire que Jesus passoit, ne cessa de crier; jusqu'à ce qu'il fût appellé, & pour courir plus vite,

Le Fils de Dieu n'a point été sujet aux maladies. S. Thom. 3. part. qu. 14. art. 4.

Psal. 58.

Le Sauveur du monde a gueris les corps, pour guerir les ames.

Joan. 10.

Matt. 9. & Luc. 5.

Matt. 9.

Dieu veut être prié pour la santé de nos corps, aussi bien que pour celle de nos ames. Matt. 9.

Matt. 20.

Luc. 18.

vite;

vite, il jeta son manteau par terre, & obtint ce qu'il demandoit. Ainsi, si nous voulons parcourir toutes les guerisons miraculeuses, nous trouverons que presque toutes ont été faites à la priere des malades, ou aux instances que d'autres ont faites pour eux. Pour nous apprendre que la santé étant un don de Dieu, elle merite bien que nous la demandions, si nous voulons l'obtenir.

Différente maniere dont le Fils de Dieu agissoit à l'égard des malades. Math. 8.

Lorsque le même Sauveur conversoit parmi les hommes, il guerissoit quelquefois les malades par sa seule volonté; comme quand il guerit le lépreux en lui disant: *Volo, mundare*; je le veux, soyez guéri. Quelquefois il se seroit de l'application de quelque chose, comme lorsqu'ayant fait de la bouë avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle-né, & lui commanda de s'aller laver à la piscine de Siloë; & quelquefois aussi il les laissoit dans leurs maladies, & ne vouloit pas qu'ils guerissent, quelque dépense qu'ils pussent faire en Medecins & en remedes. Dieu en use de même à notre égard; tantôt il nous envoie la santé, sans que les Medecins, ni les remedes y contribuent rien; tantôt il nous la redonne par le moyen des remedes; & tantôt il rend toutes les consultations & tous les remedes inutiles, afin de nous apprendre par là, à ne mettre notre confiance qu'en lui. Que si vous ne guerissez pas, il ne faut pas pour cela vous plaindre des Medecins, ni des remedes; mais il faut considerer que tout vient de Dieu, & que c'est lui qui ne veut pas que vous guerissiez.

Lazare, frere de Marthe & de Madelaine.

Saint Chrysostome prouve par l'exemple de Lazare, que les maladies, aussi-bien que les autres afflictions, sont le partage des Ju-

stes & des Saints. Cet homme étoit juste, & ami de Jesus-Christ, & cependant il fut affligé d'une grande maladie, qui lui causa même la mort. Plusieurs, dit ce saint Docteur, sont troublez, lorsqu'ils voyent qu'un homme juste & agréable à Dieu, souffre quelque mal, comme des maladies; mais ils ne savent pas que c'est ainsi que sont traitez les amis de Dieu. En effet, Lazare étoit en même temps aimé de Jesus-Christ, & tourmenté d'une dangereuse maladie; cela paroît par le discours de ses sœurs, qui envoyèrent vers le Sauveur, pour implorer son secours. Seigneur, lui firent-elles dire, celui que vous aimez est malade. L'Evangeliste même dit, ajoûte Saint Chrysostome, que Jesus aimoit Lazare & ses sœurs; voulant nous marquer par là, qu'il ne faut pas trouver étrange que les amis de Dieu soient sujets aux maladies, & à d'autres infirmités.

ne, quoi qu'aimé de Jesus-Christ, fut affligé d'une maladie qui lui causa la mort. Chrysost. Hom. 61. in Joann.

Souvenez-vous de ce pauvre Samaritain, qui avec neuf autres lépreux comme lui, vint prier le Sauveur de le guerir, & qui après sa guerison, fut le seul qui retourna pour en rendre grâces à son Bienfacteur. La foi & la gratitude de cet homme parurent si admirables au Sauveur, qu'il l'en loua devant tout le peuple, & qu'au contraire il se plaignit hautement de l'ingratitude des neuf autres, qui étant Juifs, & devant avoir par conséquent plus de foi, & de reconnaissance qu'un étranger, n'avoient pas suivi son exemple. Ainsi entre beaucoup de malades qui s'empresent pour obtenir de Dieu la santé, il y en a peu qui le remercient quand ils sont gueris.

Dieu veut qu'on soit reconnaissant du bienfait qu'il nous accorde en nous rendant la santé.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture.

Les maladies nous font penser aux veritez éternelles.

**M**isu Deus ignem in ossibus meis, & erudit me. Thren. 1. Dieu a allumé dans mes os le feu d'une fièvre ardente, & par là il m'a instruit, & enseigné des veritez que je ne sçavois pas. Que veut dire cela? sinon que quand la chair souffre, & que la fièvre l'abbat, elle redresse & soutient le corps; elle l'empêche qu'il ne se porte au mal; elle corrige ses égaremens, & lui fait ouvrir les yeux pour voir le Dieu invisible prêt à le châtier, afin qu'humilié devant cette Majesté suprême, il ne souhaite rien tant que de quitter le mauvais chemin pour prendre le bon. Mais sur-tout, les maladies rappellent les veritez celestes auxquelles nous ne pensions point, lorsque nous jouissions d'une vigoureuse santé. Elles nous font souvenir que nous sommes mortels; elles nous rapprochent la mort que nous ne regardions que comme encore fort éloignée; elles nous avertissent de penser à l'éternité; elles nous desabusent des vanitez de ce monde, & nous disent par un langage sensible, qu'il faudra bientôt paroître devant un Juge souverain, pour rendre compte de toutes nos actions.

Nous devons reconnaître que nous avons mérité le châtimeut que Dieu nous envoie.

**P**eccavi, & vere deliqui, & ut eram dignus, non recepi. Jobi 33. J'ai péché, Seigneur, & étant aussi coupable que je suis, quelque grands que paroissent les maux dont vous m'affligez, ils sont bien au-dessous de mes iniquitez. C'est le sentiment que nous devons prendre dans les maladies que Dieu nous envoie, & que nous devons envisager comme des châtimeus de nos pechez: de maniere que nous devons benir la severité misericordieuse du Seigneur, qui voyant que

nous n'avons pas le courage de faire de nous-mêmes penitence, nous procure ce moyen de la pratiquer. Il faut aimer la bonté, & la condescendance du Seigneur, de vouloir bien, qu'encore que cette maladie ne soit pas volontaire, qu'il ne soit pas dans notre pouvoir de nous en exempter, que nous faisons même tout notre possible pour nous en délivrer, ou au moins pour nous soulager; de vouloir bien, dis-je, qu'elle nous devienne en quelque façon volontaire, & capable, non seulement de satisfaire pour nos pechez, mais aussi de nous meriter un bonheur éternel, dès-là que nous l'acceptons avec soumission à la volonté de Dieu, & que nous la souffrons avec patience. Enfin, nous devons unir nos souffrances avec celles du Sauveur, afin que par le merite des siennes, il supplée au défaut des nôtres, qui n'ont rien qui soit digne de lui être présenté.

Comme la vertu se perfectionne dans la maladie.

**V**irtus in infirmitate perficitur. 2. ad Corinth. 12. La vertu s'accroît & se perfectionne dans l'infirmité. Ces paroles de Saint Paul ne peuvent être mieux appliquées qu'aux maladies du corps, qui sont des marques & des preuves certaines de la misere de notre condition. Mais il faut remarquer, que l'Apôtre ne désigne aucune vertu en particulier, pour nous faire entendre, que toutes les vertus peuvent être pratiquées dans la maladie, & qu'elles y trouvent leur perfection. En effet, l'amour de Dieu s'y perfectionne, en mortifiant, & détruisant l'amour propre; la charité, en apprenant à compatir aux maux du prochain; l'obéissance, en conformant sa volonté à celle de Dieu; la patience, en sup-

portant avec joye les plus sensibles douleurs. En un mot, toutes les vertus morales, semblables à l'or qui est épuré par le feu, acquièrent par cette épreuve d'aurant plus d'éclat & de merite, qu'elles ont de plus grands obstacles à surmonter, & de plus forts ennemis à vaincre.

Resignation à la volonté de Dieu dans les maladies.

*Ecce quem amas infirmatur.* Joan. 11. Seigneur, celui que vous aimez est malade. Ces paroles peuvent être dites à Dieu avec soumission : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Je ne vous prie pas, mon Dieu, de me guerir ; je vous demande seulement que vous m'aimiez : car je suis seur que vous n'abandonnez point ceux que vous aimez. Donnez-moi ce qui m'est le plus convenable : vous me le donnerez sans doute, puisque tout ce qui me vient de votre part ne peut être qu'un effet de l'amour que vous me portez ; car c'est par cet amour qu'il vous a plu de me tirer du néant ; & si j'ai un corps, si j'ai une ame, j'en suis redevable à ce même amour. Mais souvenez-vous, ô mon Dieu, que ce corps, qui est l'ouvrage de vos mains, que ce corps épuisé de forces, & tout languissant, n'attend plus que la mort. Si vous voulez, vous lui rendrez la santé, afin qu'il l'employe à vous servir. Mais de quelque maniere que vous en disposiez, je veux vous montrer que je vous aime ; je veux vous aimer comme vous m'aimiez ; je veux vous servir également dans la maladie & dans la santé.

Continuation du même sujet.

*Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* Matth. 26. Mon Pere, faites, s'il vous plaît, que ce calice s'éloigne de moi, &c. Un malade peut regarder sa maladie, sous la figure d'un calice tres-amer, qui contient tout ce qu'il y a de fâcheux ; les maux de tête, les frissons, les ardeurs de la fièvre, la soif, le dégoût, la lassitude, l'importunité presque continuelle des purgations & des saignées ; & envilageant toutes ces choses tout à la fois, il s'adressera au Pere Eternel, avec confiance & resignation, pour lui dire : Pere charitable, faites, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi : ne permettez pas que cette maladie aille à la mort. Cependant que votre volonté s'accomplisse plutôt que la mienne, & tout ce que je souhaite, c'est que la vôtre se fasse.

C'est principalement à Dieu qu'il faut s'adresser dans nos maladies pour obtenir la santé de l'ame.

*Nescitis quid petatis.* Matth. 20. Vous demandez la santé à votre Medecin, il ne sçait pas si elle vous est nécessaire : peut-être que la santé qu'il vous rend, sera la cause de votre éternelle damnation. Vous ne sçavez ce que vous demandez, & il ne sçait pas ce qu'il vous accorde : mais le grand Medecin

des ames, aussi-bien que des corps, sçait ce qui vous est nécessaire ; il ne regarde pas seulement la santé de votre corps, il a bien plus d'égard à la santé de votre ame. Ce n'est pas de la fièvre dont vous devez guerir, c'est de votre ambition, & de votre libertinage ; & Dieu n'afflige votre corps que pour sauver votre ame. C'est donc à lui seul que vous devez vous adresser, puisque lui seul connoît votre mal & le remede. En vain les malades ont tant d'empressement pour demander du secours aux hommes : Dieu seul peut les guerir, & si sa puissance & sa misericorde ne donnent la force aux remedes humains, ils seront inutiles. Le plus habile des Medecins, quoi que Payen, a reconnu de bonne foi, que la main de Dieu seul peut guerir les maladies ; & un saint Pere traite d'imposteurs & d'ingrats ceux qui attribuent à leur art & à leur science la guerison des malades : *Divina misericordia munus præcipuum ;* ils veulent ôter à Dieu même sa misericorde.

Ambros.

*Omnia in mensura, & numero, & pondere, dispositi.* Sap. 11. Comme Dieu par sa sagesse infinie, regle tellement tout ce qu'il fait, que le nombre, la mesure, & le poids s'y trouvent toujours, ainsi que remarque l'Ecriture : aussi garde-t-il exactement ces trois choses dans les peines & les afflictions qu'il envoie aux hommes. Sa Providence a déterminé le nombre des maladies que vous aurez avant que de mourir ; le nombre des jours que chacune doit durer ; le nombre des heures que durera l'ardeur de la fièvre ; le nombre enfin des accidens & des symptômes, qui surviendront durant tout le cours de la maladie. Elle a marqué tout cela, sans que jamais les Medecins, quelques remedes qu'ils donnent, quelque effort qu'ils fassent, puissent en aucune sorte augmenter ou diminuer ce nombre. Que s'il arrive quelquefois, soit à dessein, soit par hazard, qu'ils abregent, ou qu'ils prolongent les jours du malade, rien ne se fait sans la divine Providence qui a tout prévu, & qui se sert également de l'industrie, de l'ignorance & de la malice même des hommes pour exécuter ses desseins. De plus, ce Dieu infiniment sage, pese, pour ainsi dire, dans une balance, nos maladies ; & c'est par son ordre, qu'elles sont ou grièves ou legeres : si bien que sans lui, les Medecins les plus experimentez ne sçau-roient, avec tout leur art, donner le moindre soulagement au malade, & s'ils le soulagent, c'est parce qu'il l'a ainsi ordonné. Il ménage cependant de telle maniere toutes choses, que les croix qu'il donne, quelles qu'elles soient, ne sont jamais si peñantes qu'on ne les puisse porter.

La Providence a ordonné le temps que doit durer la maladie & tous les symptomes qui nous peuvent arriver.

PARAGRAPHÉ QUATRIÈME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

**A**D hoc utiles morbi, ut non peccare liceat, ut non peccasse noceat. Augustinus.

*Nasci hic in corpore mortis, incipere egrotare est.* Idem ; in Psalm. 102.

*Sic coneris expellere morbum animi, quomodo amicus hujus sæculi solet morbum corporis.* Idem, l. 50. Homil. Homil. 38.

*Hic ure, hic seca, modo in aeternum parcas.* Idem, ibid. Homil. 22.

*Novit Deus quid nobis expediat ; id tantum agamus, ut cor nostrum sanum sit à peccatis.* Idem, tract. 7, in Joann.

**D**Eux grands avantages de la maladie, l'impuissance de pecher, l'expiation du peché.

Naitre avec un corps mortel, c'est commencer à souffrir.

Faites, pour guerir les maladies de votre ame, les mêmes efforts qu'un homme passionné pour le siècle fait pour guerir celles du corps.

Brûlez, Seigneur, coupez, n'épargnez point ce corps de peché ; mais ne me punissez pas éternellement.

Gardons-nous seulement de pecher, & ne nous inquiétons point du reste ; le Seigneur sçait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

Mullis

*Multis accepta sanitate lascivunt, qui aegroti cuncti erant, sanati adulteri fiunt. Dum aegrotabant, neminem ladebant; receptis viribus, in vadum, & opprimunt innocentes. Idem, in Psalm. 97.*

*Melius est ardere flammâ febrium, quam igne vitiorum. Gregorius.*

*Ut qui ex carnis blandimento peccavimus, ex carnis afflictione purgemur. Idem.*

*Ut poena praesens sit finis culpa praecedentis. Idem.*

*Infirmetas corporis sanitas anima est. Idem, l. 9. Moral. c. 9.*

*Divina dispensatione agitur, ut prolixiora vitia aegritudo prolixior exurat. Idem, Homil. 19. in Evangel.*

*Omnis divina percussio aut purgatio est vite praesentis, aut iniitium poena subsequenter. Idem, l. 18. Moral. c. 13.*

*Admonendi sunt aegri, ut considerent quanti sit muneris molestia corporalis, qua & admittit peccata diluit, & ea qua admitti poterant, compescit. Idem, in Pastoral. 3. part.*

*Remotis febribus, cessantibusque doloribus, ipsa nostra salus aegritudo est. Idem, 8. Moral.*

*Ad salutem ea infirmitas fuit, plus aculei quam periculi ferens; hoc est quod Deus ait, percussam & ego sanabo; percussit infirmitate, & sanavit fide. Ambrosius, in Epist.*

*Quantumvis afflictionem, quantumvis laborem subire esto contenta, modo ab aternalibus poenis libereris. Idem ad virginem lapsam, c. 8.*

*Heu mihi! purgatorium febris. S. Paulinus.*

*Imbecillitas carnis mentis vigorem exacuit, & afflictis artibus, vires corporis in virtutes transferuntur animarum: ut mihi genus quoddam sanitatis videatur, hominem interdum non esse sanum. Salvianus, Epist. ad Cethuram.*

*Exuliet anima laeta corpore afflicto, quasi adversario subjugato. Idem, l. 2. de Provid.*

*Si sani erunt, sancti non erunt. Idem, ibidem.*

*Nunquam, ut puto, habitatione Dei dignior exististi; quando imbecillior corpore, tanto purior sensu, vincentibus carnem tuam morbis, mente vicisti. Idem, in Epist. ad Cethuram.*

*Salubris infirmitas, qua per divinam correptionem, mentem à duritia frangit, & humiliat. Bernardus de interiore domo.*

*Quosdam praesciens Deus peccare posse, in salutem flagellat eos infirmitate corporis, ne peccent: ut eis utilius sit frangi languoribus ad salutem, quam remanere incolumes ad damnationem. Idem, ibid.*

*Bona est infirmitas carnis, qua perducit hominem ad sanitatem animae. Idem, Serm. 43. ad fororem.*

*Optanda infirmitas, que Christi virtute compensatur! Quis mihi dabit non solum infirmari, sed desicere penitus à me, ut Domini virtutum virtute stabiliar? Idem, Serm. 25. in Cantic.*

*Perfectus est adversa tolerare fortiter, quam bonis operibus insudare. Sanctus Bonaventura, de gradibus virtut. c. 27.*

Voyez le Titre des Afflictions, d'où l'on peut tirer plusieurs autres passages propres de ce sujet.

Plusieurs que la maladie rendoit chastes, n'ont pas plutôt recouvré la santé, qu'ils s'abandonnent au crime. Combien, lorsqu'ils étoient en proye à la douleur, ne faisoient tort à personne, qui soulagez de leurs maux, oppriment l'innocent?

Il vaut beaucoup mieux brûler par l'ardeur de la fièvre, que du feu des passions.

Afin que les pechez que nous ayons commis pour avoir flaté la chair, nous les expions par les souffrances.

Afin que la peine commence où le peché a cessé.

La maladie du corps est la santé de l'ame.

Il arrive par une sage disposition de la Providence, que la durée de la maladie est souvent proportionnée à celle du crime.

Les maux que le Ciel nous envoie sont toujours ou l'expiation de nos pechez passez, ou le commencement du supplice qui nous attend dans l'autre vie.

Il faut avertir les malades de bien considerer, combien grande est la faveur que Dieu leur fait en leur envoyant la maladie; puisqu'elle efface les pechez qu'ils ont commis, & qu'elle empêche qu'ils n'en commettent davantage.

S'il n'y avoit plus dans le monde de fièvres, si l'on n'y ressenoit plus aucune aegritude, la santé même seroit un mal.

Cette maladie a été votre salut: vous avez souffert; mais votre vie n'a point été en danger. Voilà ce que le Seigneur promettoit, lorsqu'il disoit: Je le frapperai, & je le guerirai: il vous a frappé, votre maladie a réveillé votre foi; ç'a été votre guerison.

A quelque affliction, à quelque souffrance que vous soyez exposée, vous ne ferez pas à plaindre, si vous évitez les supplices éternels.

Faites, Seigneur, que les maladies soient mon purgatoire.

L'infirmité de la chair donne de la vigueur à l'esprit, quand le corps souffre, toutes les forces vont à l'ame; de façon que dans la maladie même, je trouve une sorte de santé.

Quand le corps est accablé de douleur, il faut que l'ame s'en réjouisse, & regarde avec joye son ennemi dompté.

S'ils ont toujours de la santé, jamais ils ne seront saints.

Vous ne m'avez jamais paru plus digne que Dieu habitât dans vous; votre cœur s'est épuré à mesure que votre corps s'est affoibli; à la faveur des maladies qui ont dompté votre chair, l'esprit a pris le dessus.

Salutaire maladie, dont Dieu vous a châtié, il falloit cela pour amollir la dureté de votre cœur, & pour humilier votre orgueil.

Quelquefois Dieu prévoyant que nous allons l'offenser, nous frappe d'une maladie, qui nous sauve en nous mettant hors d'état de pecher. Or n'est-il pas plus avantageux pour nous de nous sauver par les souffrances, que de nous perdre par la santé?

Heureuse est la maladie du corps qui produit la santé de l'ame.

Heureuse foiblesse qui engage Jesus-Christ à nous soutenir! Non seulement, Seigneur, laissez-moi cette infirmité, mais augmentez-la jusqu'à la défaillance, afin que je n'aye plus d'autre appui que vous, qui êtes le Dieu fort.

Il est d'une perfection bien plus consommée de souffrir courageusement les adversitez, que de s'employer infatigablement à de bonnes œuvres.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

De la maladie en general,

**I**L n'y a personne qui ne sçache ce que c'est soit pour avoir été malades, ou pour avoir que maladie, & tous en peuvent parler, vû des gens qui l'étoient. De manière qu'il

est inutile d'en chercher la définition, qui seroit différente, selon les différentes infirmités du corps, auxquelles la nature nous a assujettis. Il suffit de dire que la maladie attaque le corps humain par autant d'endroits, qu'il y a de parties différentes en nous. Le souverain Ouvrier a composé nos corps de tant de membres, d'humeurs, de facultez & d'organes, pour les rendre propres à exercer diverses fonctions nécessaires à la vie, qu'il est difficile que tout cela se conserve long-temps, sans qu'il s'y fasse quelque alteration. Lorsque Dieu forma du limon de la terre le premier homme, il communiqua à son corps naturellement fragile & mortel une vertu surnaturelle, par où son temperament devoit demeurer toujours égal & inalterable : mais cet avantage lui fut ôté en punition de sa desobéissance, & ce corps qui jamais n'eût été sujet à la maladie, ni à la mort, réduit à la condition naturelle, commença à éprouver les miseres de cette vie, qui sont autant de dispositions à la mort.

Divers rapports sous lesquels on peut considérer la maladie,

On peut considerer la maladie, 1°. Ou comme un effet du peché originel, que nous avons contracté en naissant, & que nous avons reçu comme un funeste heritage de notre premier pere. 2°. Comme une peine que la justice de Dieu nous impose pour les pechez que nous avons commis. 3°. Comme une suite & un effet de nos desordres. 4°. Comme une épreuve de notre fidelité & de notre vertu, que Dieu veut exercer. 5°. Comme un remede aux maux de l'ame, que Dieu veut soulever guerir par ceux du corps. 6°. Comme un avertissement que Dieu nous donne pour nous faire penser à la mort, dont la maladie est comme l'avant-coureur. Ces divers rapports, sous lesquels nous pouvons regarder la maladie, nous marquent les différentes dispositions avec lesquelles nous la devons recevoir, quand il plaît à la Providence de nous l'envoyer, & l'usage que nous en devons faire.

Les maladies du corps sont sans nombre,

Qui pourroit faire le dénombrement de toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet ? puisqu'il n'y a pas une si petite partie dans notre corps qui n'ait la sienne, & même plusieurs diverses tout à la fois. Et toutes ces miseres, à quoi nous sommes sujets, sont des effets ou du peché originel, ou des pechez actuels que nous commettons, & que Dieu punit quelquefois en cette vie, comme fut puni le peché de celui qui avoit langué trente-huit ans sur le bord de la Piscine, & à qui le Sauveur dit : *Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* ; signifiant par cette parole, que cette langueur étoit une punition de son peché. Mais si les maladies du corps sont sans nombre, celles de l'ame ne le sont pas moins, parce qu'encore qu'elle soit indivisible & sans parties, & qu'on ne distingue en elle que l'entendement & la volonté ; néanmoins il peut y avoir dans l'entendement autant de maladies que d'erreurs, & dans la volonté autant d'infirmités que d'affections déreglées. Nous ne parlons ici que des maladies corporelles : car pour celles de l'ame nous en avons parlé, en traitant de chaque vice en particulier.

Les infirmités corporelles ont leurs rapports aux infirmités spirituelles.

Chaque infirmité corporelle a ses rapports particuliers à quelque infirmité spirituelle, comme les saints Peres remarquent dans les maladies que le Sauveur guerissoit, lorsqu'il vivoit sur la terre. Par exemple, quand il rendoit la vûe aux aveugles, il marquoit par là qu'il étoit venu pour dissiper les tenebres de

notre ignorance, & qu'il convertirait les nations à la lumiere de l'Evangile. Quand il ouvroit les oreilles aux sourds, il vouloit faire entendre que ceux qui avoient fait auparavant la sourde oreille à la voix de Dieu, l'écouteroient, & en feroient leur profit. Quand il délioit la langue des muets, il signifioit que dans peu de temps on verroit des Prédicateurs qui annonceroient les veritez du Ciel avec une éloquence toute divine. Quand il redressoit les boiteux, il vouloit nous enseigner, que pour arriver au Ciel, il falloit marcher dans la voye des Commandemens. Quand il nettoyoit les lépreux de leur lépre, il nous enseignoit que lui seul pouvoit effacer les taches de nos pechez, & purifier notre ame. Et parce qu'il arrive assez souvent qu'après être justifié, on tombe dans une certaine langueur, qui fait qu'on ne se porte pas comme il faudroit à l'exercice des bonnes œuvres, il a rendu le mouvement à plusieurs languissans, & paralytiques, pour signifier qu'il nous rendroit par ses graces prompts & vigilans, pour operer avec ferveur les œuvres de pieté.

Comme la santé est un don de Dieu, la maladie en est un aussi : & Dieu nous l'envoie pour nous faire connoître notre foiblesse, pour nous détacher des choses de la terre, & des plaisirs de nos sens ; pour amortir l'impetuosité & diminuer les forces de notre plus grand ennemi, qui est la chair ; pour nous faire ressouvenir que nous sommes ici dans un lieu d'exil, & que le Ciel est notre véritable patrie, & pour nous procurer enfin tous les avantages que l'on en retire, quand on la reçoit comme un present de sa main. C'est l'effet d'une grande vertu, & d'une pieté consommée, de remercier Dieu des maladies qu'il nous envoie.

Desseins de Dieu sur nous quand il nous envoie des maladies,

Saint Chryostome remarque plusieurs raisons, pour lesquelles Dieu exerce par des maladies la patience des Justes ; en voici les principales. La premiere, afin que les grandes choses que le Tout-puissant opere par eux, ne leur soient pas des occasions de s'en faire accroire ; mais que convaincus de leur foiblesse, par les maux qu'ils souffrent, ils s'humilient & s'aneantissent devant le Seigneur. La seconde, afin que tous ceux, qui sont témoins de leurs actions heroïques & de leurs miracles, les voyant sujets aux infirmités communes, reconnoissent qu'ils sont de même nature que les autres hommes, & que s'ils font des choses extraordinaires, & au-dessus des forces humaines, ce n'est point à eux, mais à Dieu qu'il en faut donner la gloire. La troisieme, afin que Dieu fasse voir en eux de quelle efficace est sa grace, qui par de si foibles instrumens opere tant de merveilles, en suppléant par sa vertu à ce qui leur manque de forces. La quatrième, afin que le monde voye avec admiration la patience de ces hommes si genereux, & avec quelle pureté ils servent Dieu, pour lui-même, & non pour les consolations qu'ils en reçoivent. La cinquieme, afin que nous ouvrions les yeux, pour considerer les couronnes qu'il leur reserve dans l'éternité, & la gloire dont il les recompensera à la fin des siècles. La sixieme, afin que l'exemple des Saints nous console si nous tombons en de pareilles infirmités. La septieme, afin que quand on nous propose l'exemple de ces grands hommes, sujets aux mêmes foiblesse que nous, nous nous souvenions, que si nous participons à leurs souffrances, nous aurons part à leurs couronnes & à leurs merites. La huitieme,

Raisons pour lesquelles Dieu exerce la patience des justes par les maladies,

huitième ; pour nous apprendre que le vrai bonheur de cette vie n'est pas renfermé dans la santé, dans les divertissemens, & dans les plaisirs.

Comme il se fait comporter dans les maladies.

Comme tous les hommes ne sont pas susceptibles de joye au milieu des infirmités, & des langueurs qui consomment & qui détruisent leurs corps, il faut au moins les supporter avec patience, & avec soumission à la volonté du Seigneur, en attendant que l'on puisse s'élever à un plus haut point de perfection. Il faut supprimer, autant que l'on peut, les plaintes & les gemissemens. Il faut se regarder entre les mains de Dieu comme une terre, qu'il fait passer par le fourneau, afin de la purifier, & d'en former des vases d'honneur, & des instrumens qui servent à l'exécution de ses desseins éternels. Il faut se remettre devant les yeux l'exemple d'une infinité de Saints, qui ont fait paroître une patience invincible au milieu des plus grandes douleurs, & des maux les plus sensibles.

La disposition générale avec laquelle nous devons recevoir les maladies.

Voici la disposition où il faut être pour souffrir chrétiennement les maladies & les douleurs. Elle convient à tous les Chrétiens, sans distinction d'âge, de sexe, & de condition. Ils doivent être persuadés qu'ils les ont méritées, & ils doivent s'y soumettre par esprit de pénitence; ils doivent les regarder comme des moyens que Dieu leur présente, pour racheter leurs pechez, & pour satisfaire à sa justice. Il est constant que les infirmités & les maladies que nous souffrons maintenant, sont une suite & un effet du péché, & que si nous avions conservé l'innocence de notre origine, nous en aurions été exempts pour toujours. Saint Augustin enseigne que la justice de Dieu ne pouvoit pas lui permettre de les faire souffrir à l'homme, qui avoit l'honneur de porter son image, à moins qu'il ne se fût lui-même dégradé par son crime, & qu'il ne fût auparavant tombé dans quelque iniquité. Il s'ensuit de là, par une conséquence nécessaire, qu'il faut regarder les maladies comme une peine du péché, les souffrir en esprit de pénitence, & s'y soumettre avec une profonde humilité. Qu'il faut les considérer non seulement comme une satisfaction que Dieu exige de nous, mais aussi comme un remède qu'il nous présente pour nous guérir de nos maux. Il faut reconnoître que sa main toute-puissante nous touche, & nous châtie par miséricorde, pour nous faire rentrer dans nous-mêmes; qu'il faut nous conduire pendant le cours de nos maladies avec la douceur, la docilité, & l'obéissance qui convient à des penitens qui veulent fléchir la souveraine miséricorde de Dieu, & obtenir de lui une parfaite reconciliation.

Lib. 3. cont. Julianum.

Défauts qu'il faut éviter dans la maladie.

Les défauts qu'il faut éviter dans la maladie, sont, 1°. L'impatience, le chagrin, les murmures, qui sont qu'une occasion de mérite, nous devient une matière de péché. 2°. Une inquiétude immodérée, & un desir trop empressé de recouvrer sa santé: car quoique Dieu permet de la desirer, de la chercher, de se la procurer; ce doit être pourtant toujours avec modération, & avec resignation aux ordres de la Providence. 3°. Les plaintes, la colere, & les emportemens contre ceux qui ont soin de nous.

Remedes contre les murmures & les autres défauts.

Le remede contre nos murmures & les autres défauts, c'est, 1°. De se comparer avec tous ceux qui souffrent, & penser qu'ils souffrent plus que nous, & qu'ils ont moins of-

Tom. III.

fensé Dieu que nous. 2°. Comparer nos douleurs & nos souffrances avec celles du Fils de Dieu innocent & impeccable. 3°. Les comparer avec les tourmens de l'enfer, que nous avons mérités. 4°. Les comparer aux bienfaits de Dieu, qui les surpassent infiniment, & dire avec le saint homme Job: Si nous avons reçu les bienfaits de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux? 5°. Les comparer avec la félicité du ciel, & dire avec l'Apôtre: Les souffrances de cette vie n'ont point de rapport avec la grandeur de la gloire que nous devons posséder. Un moment d'affliction produit un poids éternel d'une gloire infiniment excellente. 6°. Enfin, se soutenir par l'esperance du secours que Dieu nous promet dans nos besoins.

La principale chose que l'on doit représenter aux malades, pour les consoler dans leurs souffrances, & dans l'impossibilité où ils sont de s'employer aux bonnes œuvres, c'est que la patience apporte une infinité de biens, & qu'avec cette vertu, quelque infirmité qu'on ait, on peut s'acquitter de ce qui est de son devoir. On peut gagner d'insignes victoires sur les ennemis de son salut; on peut faire de grands progrès dans la perfection; en un mot, on a un moyen general & efficace pour accomplir tout ce qui regarde l'honneur de Dieu, l'utilité du prochain, & notre propre avancement spirituel.

Les fruits & les avantages de la patience dans les maladies.

C'est un effet de la sage conduite de la Providence de Dieu, qui sachant que plusieurs tombent en de grands desordres, pour faire un mauvais usage de la santé & des forces qu'il leur donne, ou prévoyant que s'il les leur conserve, ce sera la cause de leur damnation, leur envoie de fâcheuses maladies, pour les préserver de ce malheur, & pour leur faire mériter une infinité de graces par la patience; parce qu'en effet rien n'est plus propre que la maladie à dompter le corps, à tenir en bride les passions, & à empêcher que l'appetit ne l'emporte sur la raison.

Les maladies font dans l'ordre de la Providence à l'égard des Elus.

C'est une chose bien consolante, & dont nous devons bien remercier Dieu, de ce que dans nos maladies, il nous fait passer par une espece de purgatoire. où nous pouvons satisfaire à sa justice à peu de frais; au lieu que dans l'autre vie, il faudra satisfaire en rigueur, & payer jusqu'au dernier denier. Outre qu'une ame du purgatoire ne scauroit payer que pour elle-même, & qu'elle n'applique point à d'autres le fruit de ses souffrances: Au lieu qu'en ce monde une personne affligée de maladie, se fait quelquefois un si grand tresor de satisfactions par sa longue patience, que non seulement elle en paye toutes ses dettes, mais qu'il lui en reste assez pour acquitter celles de plusieurs autres, & pour augmenter le tresor commun de l'Eglise. De sorte que si vous souffrez patiemment un violent accès de fièvre, & que vous vouliez transporter à une ame du purgatoire la satisfaction acquise par votre patience; il se peut faire, qu'ayant pleinement satisfait pour elle, vous la retiriez des flammes, & que vous lui ouvriez le ciel, où elle intercedera continuellement auprès de Dieu pour son bienfacteur.

La satisfaction que l'on fait à la justice de Dieu en souffrant les maladies, lui est plus agréable, & nous est plus avantageuse que celle que l'on fait dans le purgatoire.

Pour la consolation des malades, il est bon de remarquer que les maladies ne sont pas toujours des punitions de nos pechez, & que souvent Dieu ne les envoie, qu'afin de faire éclater sa gloire, & d'éprouver ses Elus. C'est

Il y a des maladies que Dieu envoie pour en tirer si plus

grande gloire.

Joan. II.

ce que le Sauveur lui-même nous a appris, lorsque répondant à ses Disciples, qui lui demandoient pourquoi un homme, qui se trouva sur son chemin, étoit aveugle : *Ce n'est, leur dit-il, pour aucun péché, que lui, ou son pere & sa mere ayent commis; c'est seulement afin que Dieu manifeste en lui sa toute-puissance.* Il dit aussi de la maladie de Lazare, qu'elle n'étoit arrivée que pour la gloire de Dieu, & que le Fils de Dieu en devoit être glorifié. De là vient que bien que les justes ne soient pas tout-à-fait exempts de fautes, on les voit souvent affliger d'une maniere, qui ne devoit, ce semble, tomber que sur les grands pecheurs. Les vrais serviteurs de Dieu doivent pren-

dre garde dans leurs maladies que la foiblesse du corps ne cause le relâchement de l'esprit, & que l'ame affoiblie ne prenne son repos naturel dans le soulagement des sens. Il faut alors se soutenir constamment en Dieu, à la maniere des Saints, sans donner à la necessité naturelle plus que la raison & la vertu ne permettent. Ceux qui connoissent les foibleses de la nature, & les instincts de la grace, ne seront pas surpris de voir, que les Saints dans leurs maladies ajoutent encore la mortification, s'ils la peuvent supporter, parce que la nature alors se porte de tout son poids à se soulager; il faut donc que la grace lui oppose la pratique de la penitence.

Il y a dans per de tomber de la vertu dans le relâchement, en donnant trop à la nature, & tant malades,

PARAGRAPHÉ SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

La Providence de Dieu se fait voir dans les maladies qu'il envoie aux hommes.

Qui n'admira la providence du Pere celeste dans les maladies dont il afflige & les justes & les pecheurs? comme il en envoie beaucoup aux uns, & peu aux autres; aux uns de grandes, & aux autres de legeres; aux uns de longues, & aux autres de courtes; aux uns dans une partie du corps, & aux autres dans une autre; mais toujours dans la vûe du bien spirituel de ses Elus: en sorte que celle qui vous est, pour ainsi dire, échue en partage, est un moyen que cette aimable Providence a choisi pour votre salut, & pour votre perfection. Mettez-vous donc dans l'esprit que celui qui exerce ainsi votre patience, est un Dieu infiniment sage, qui voit vos maux, quoi qu'interieurs & secrets; qui en sçait les causes & les remedes; qui connoît ce que vous avez de forces, & ce qu'il peut vous en donner par sa grace; à qui enfin rien n'est caché. Tellement qu'il ne mettra jamais votre vertu à l'épreuve, sans sçavoir combien vous en devez profiter. Il proportionne toujours vos souffrances à vos forces, & ne manquera pas de vous guerir quand la santé vous sera meilleure que la maladie. *Le Pere Louis du Pont, livre intitulé: Avantages des maladies & des afflictions, traduit par le Pere Brignon, chap. 3.*

raison faut-il que Dieu vous éprouve par les maladies, & qu'il vous laisse dans la souffrance, autant de temps qu'il le jugera à propos, pour vous en faire sortir plus pur que l'or & que l'argent? *Le même.*

Il y a deux voyes toutes differentes, par où le Seigneur a accoutumé de conduire ses Elus à une même fin, qui est la perfection chrétienne. Il donne aux uns une vigoureuse complexion, une santé à l'épreuve des plus grands travaux, afin qu'ils s'occupent à des œuvres exterieures, où le corps a beaucoup de part, & à d'autres même, qui, quoi que plus propres de l'esprit, ne s'exercent jamais mieux, ni avec plus de facilité, que quand le corps est sain & robuste. Il semble au contraire vouloir accabler les autres de maladies & de douleurs: mais dans des corps languissans, il leur fortifie tellement l'esprit, qu'il les rend capables de pratiquer les plus heroïques vertus, qui ne sont jamais sans la patience: car la patience, selon Saint Jacques, produit des œuvres d'une perfection consommée. Si bien qu'on peut dire qu'en quelque maniere souffrir, c'est agir, & qu'on est parfait, lorsque joignant l'action avec la souffrance, on croit également en vertu, dans la maladie & dans la santé. *Le même, chapitre premier.*

Dieu conduit à la sainteté les uns par la santé, & les autres par la maladie.

La maladie est un calice que Dieu nous présente, & connoît la mesure qui nous est nécessaire.

Dieu sçait de quelle mesure est le calice, qu'il a préparé pour le malade; & quoi qu'on fasse, il est impossible d'y ajouter, ou d'en ôter une seule goutte. De sorte donc que, si le calice est grand ou petit; s'il est plein, s'il est pur ou mêlé, s'il est plus ou moins amer, tout cela vient de celui, qui, pour parler avec le Prophete, nous fait un breuvage de nos larmes, & qui nous le donne avec mesure. Comment donc, vous, qui n'êtes qu'infirmité & que misere, comment vous laissez-vous vaincre au chagrin, quand le mal vous presse? Ne sçavez-vous pas qu'il n'est rien, où Dieu garde plus exactement le nombre, le poids, la mesure, que dans les maladies? Si le nombre des jours & des heures vous semble excessif; si vous trouvez le poids trop pesant; si la mesure vous paroît trop longue, songez que celui qui règle toutes ces choses, c'est votre Pere, votre Medecin. Songez qu'en tout ce qu'il fait, il se propose votre bien, que tout son dessein est de vous guerir, de purifier votre ame, & de vous ouvrir un chemin à la beatitude éternelle. Si l'or & l'argent ne sont jamais parfaitement purs qu'ils n'ayent passé par le feu, & s'il appartient à l'Orfevre de juger combien de temps il faut qu'ils demeurent dans le creuset; à combien plus forte

En employant comme il faut la santé que Dieu nous a donnée, nous nous trouverons assez forts pour surmonter nos passions, pour triompher des demons, & pour vaincre nos vices plus redoutables que des armées; pour exécuter des choses grandes, & non moins utiles aux hommes, que glorieuses à Dieu. Mais la corruption de notre nature est telle, que le plus souvent nous nous servons pour offenser Dieu, de la santé qu'il nous a donnée pour le servir, & qu'au lieu d'employer nos forces à acquérir les vertus, nous les employons à entretenir nos vices, sur-tout l'impureté & l'intemperance, que Saint Gregoire appelle des vices charnels, parce qu'ils regnent dans la chair, & qu'ils ne vont qu'au plaisir des sens. *Le même.*

Les horreurs commencent se servir mal de la santé que Dieu leur donne.

Les maladies sont ordinairement dans les personnes infirmes, le même effet que les jeûnes, & les autres mortifications du corps dans celles qui se portent bien; mais elles le sont d'une maniere & plus sûre & plus parfaite. Car la propre volonté n'y a point de part, non plus que la vaine gloire, & si elles affligent la chair, elles mortifient beaucoup plus l'esprit. Que si de soi elles ne sont pas volontaires, elles le deviennent en quelque façon

Les maladies suppléent aux mortifications que peuvent pratiquer les personnes qui sont en santé.

par le moyen de la grace, qui d'une chose nécessaire nous fait un sujet de merite, & qui fortifie tellement les Saints, que non contents des douleurs que Dieu leur envoie, ils ont le courage d'y ajoûter beaucoup d'autres mortifications, qui sont de leur choix. *Le même.*

Elles suppléent à toutes les bonnes œuvres que l'on pourroit faire en pleine santé. 1. Rég. 30.

Outre le gain que l'on fait par la patience dans les maladies, on peut encore gagner, tout infirme que l'on est, ce qu'on gagneroit par les bonnes œuvres qu'on exerceroit si l'on étoit dans une parfaite santé. Souvenez-vous de la loi que fit David à l'occasion de certains soldats qui extraordinairement fatiguez, n'avoient pu le suivre lorsqu'il marchoit contre l'armée d'Amalec. Ce sage Prince ordonna, que bien qu'ils se fussent arrêtés, parce que les forces leur manquoient, ils auroient autant de part au butin, que ceux qui avoient poursuivi & combattu l'ennemi. Ne doutez point que la même chose ne vous arrive, lors qu'étant malade, & obligé de garder le lit, vous vous trouvez dans l'impossibilité de faire ce que vous faisiez lorsque vous vous portiez bien. Vous ne perdez point le merite, ni la recompense des œuvres saintes que font les autres, si vous avez une volonté sincère de les pratiquer comme eux, & qu'il n'y ait que le manque de pouvoir qui vous en empêche. Car au tribunal de Dieu, la volonté & l'effet sont également recompensés, quand on ne se dispense du travail que par l'impuissance d'agir. Si donc étant en santé, vous aviez coûtume de visiter les hôpitaux, de servir les pauvres, de reciter de longues prières, & qu'étant tombé malade, vous vous sentiez autant d'ardeur qu'auparavant pour vous employer à ces bonnes œuvres, vous en aurez le merite, & de plus vous aurez celui d'une humble patience dans vos maux. Vous pouvez concevoir un desir ardent de participer à tout le bien que font les Justes, d'entendre la Messe avec ceux qui y assistent, de servir les pauvres avec ceux qui les servent, de visiter les prisonniers & les malades avec ceux qui les visitent. *Le même, chapitre troisième.*

Nous devons envier les maladies, comme des punitions de Dieu, & les recevoir en esprit de penitence.

Quoi qu'il soit vrai que Dieu envoie des maladies à quelques-uns dans le seul dessein d'en tirer sa gloire, & d'éprouver leur vertu; cependant nous avons sujet de croire que les nôtres sont de justes punitions de nos crimes, tant de ceux que nous connoissons, que de ceux qui nous sont cachés, ne pouvant pas ignorer qu'à toute heure nous offensons Dieu. C'est pourquoi, le grand secret pour supporter les maladies avec patience, c'est de les souffrir dans un esprit de penitence; c'est là ce qui charme & ce qui enchante, pour ainsi dire, nos maux, parce que recevant dans cet esprit ces châtimens de Dieu, nous nous consolons que nous serons un jour regus dans son repos éternel. *Le même.*

Les maladies sont un avertissement de penser à la mort.

La maladie est quelquefois un avertissement de la part de Dieu, pour nous faire penser à la mort, qu'une grande jeunesse & une santé vigoureuse nous font aisément oublier, & pour nous obliger à nous y préparer de bonne heure. Les maladies sont comme autant d'assauts que la mort nous donne; & il y en aura ensia quelqu'un qui emportera la place. Ce sont comme autant d'ajournemens personnels, pour comparaître devant le souverain Juge; & il n'y a point de maladie, pour legere qu'elle paroisse dans ses commencemens, qui ne puisse devenir mortelle, &

Tome III.

qui ne nous doit engager à penser à nous. *Le Pere Neveu, livre intitulé, la Maniere de se préparer a la mort.*

Vous pensiez avoir un grand nombre d'années à vivre; & Dieu a permis que vous tombassiez malade, pour vous apprendre qu'il n'y a rien de plus incertain que la durée de votre vie, & qu'elle sera peut-être fort courte. Vous vous laissez emporter à la vaine gloire, & par une folle présomption vous vous élevez au-dessus des autres; & il s'est servi d'une maladie pour rabattre votre orgueil, lui qui se plaît à humilier les superbes. Vous vous plongiez dans les delices de cette vie, sans garder nulle mesure; & il a sçu reprimer vos excès, en mêlant beaucoup d'amertume parmi vos plaisirs, en vous donnant une foible santé, & mille infirmités qui vous empêchent de vous livrer à ces plaisirs que vous recherchiez avec ardeur. *Le Pere du Pont, chapitre troisième des avantages des maladies.*

Dieu punit les maladies, afin que nous nous corrigions de nos vices.

Considérez combien la misericorde de Dieu adoucit les peines dont sa justice punit nos iniquités. Elle les modere de telle sorte, que jamais le châtiment n'égale la faute. Ne dites donc pas seulement, ainsi que le bon Larron: *Je reçois la punition que j'ai méritée.* Dites plutôt ce qui est écrit dans Job: *J'ai péché, & je suis véritablement coupable; mais on me traite avec bien moins de rigueur, que je ne mérite.* O si vous pouviez comprendre quelle peine merite celui qui commet un péché mortel, qui méprise une Majesté infinie, qui offense le Créateur, & son souverain Bienfacteur, qu'il est obligé de servir par mille raisons! Vous confesseriez sans doute, que quand vous auriez à souffrir tout ce qu'on a jamais souffert de maladies & de douleurs, & tout ce qu'on en souffrira jamais, ce seroit encore trop peu pour la satisfaction de votre péché. Pourquoi donc vous plaignez-vous du peu que vous endurez, comme si vous n'en meritez pas infiniment davantage? Ne regardez pas combien de peines Dieu vous impose, mais combien il vous en remet, & vous songerez à rendre à Dieu des actions de grâces pour les maux infiniment longs & infiniment grands dont il vous exempte, plutôt qu'à vous plaindre des maux tres-courts & tres-legers dont il vous afflige. *Le même.*

La considération de nos pechez nous doit rendre nos maladies plus legeres. Jobi 33.

Nous devons considerer qu'il y a deux Purgatoires que Dieu a destinez pour l'expiation de nos pechez; l'un souterrain pour les ames séparées du corps; l'autre sur la terre pour les vivans, que Dieu éprouve par diverses sortes de maladies & d'afflictions, & que ces deux Purgatoires ont de l'avantage reciproquement l'un sur l'autre. Le premier a cela de bon, qu'on y est exempt de tomber dans l'impatience, ou dans quelque faute que ce puisse être; mais d'autre part il a cela de mauvais, que bien qu'on y souffre beaucoup, on n'y acquiert nul merite, nul nouveau degré, soit de grace, soit de gloire, & d'ailleurs que l'amour de Dieu, qui y est toujours, s'y trouve comme dans un état violent; & l'ame ne peut voir qu'avec douleur que ses peines sont également grandes & instructives. Il en est tout autrement du Purgatoire de cette vie. A la verité, on y est sujet à l'impatience, & à beaucoup d'autres foibleesses, assez ordinaires aux personnes infirmes, & malades, quoi que la grace ne leur manque pas pour les éviter; mais en recompense, on y a bien de la facilité à expier toutes ses fau-

Les maladies nous servent de purgatoire en cette vie.

tes : car en supportant patiemment une douleur assez legere , & de fort peu de durée , on satisfait davantage à la justice de Dieu que par les souffrances , quoi que longues & extrêmes de l'autre vie ; & un jour de fièvre peut nous exempter d'un mois ou d'une année même de Purgatoire. *Le même.*

Ce n'est pas un petit soulagement dans nos maladies , de penser aux peines que souffrent les damnés dans l'autre vie.

Souvenez-vous que si un damné pouvoit revenir en ce monde , & qu'après avoir éprouvé les tourmens horribles de l'autre , il n'eût à souffrir que ce que nous souffrons dans les plus douloureuses maladies , pour être ensuite à jamais heureux , il compteroit toutes ses souffrances pour rien , & rendroit de continuelles actions de grâces à Dieu , qui auroit changé son enfer en un purgatoire si doux. Pourquoi donc vous plaindre de vos incommoditez ? Pourquoi ne pas remercier le Seigneur de vous avoir délivré de ces peines épouvantables ? Ainsi quand vous serez dans le plus violent redoublement d'une fièvre ardente , remettez-vous devant les yeux le feu éternel où vous deviez être condamné , aussi bien que le mauvais Riche. Quand au milieu d'un accès , vous vous sentirez pressé de la soif , songez à celle dont brûloit ce malheureux , qui pour tout soulagement ne demandoit qu'une goutte d'eau , & qui ne pût l'obtenir. Quand vous serez travaillé d'une fâcheuse insomnie , & que les nuits vous paroîtront longues , figurez-vous ces tenebres éternelles où les méchans sont ensevelis , sans esperance de revoir jamais le jour ; & toutes les nuits vous sembleront courtes. Quand vous serez ennuyé d'être dans un lit , quoi que mollement couché , representez-vous l'enfer , & croyez que c'est à vous que parle Isaïe , quand il dit : *Subter te sternetur tinea , & operimentum suum erunt vermes ;* vous aurez pour lit la pourriture , & pour couverture des vers , qui vous rongeront les entrailles , sans vous donner un seul moment de repos. Vous pouvez pareillement considerer les autres peines où sont condamnés les impies dans les enfers , & qui ont quelque rapport avec celles que vous souffrez , afin qu'en les comparant , vous trouviez celles que vous souffrez , douces & legeres ; & qu'ainsi vous vous réjouissiez d'être délivré des autres : car le Seigneur a promis qu'il n'envoyera point au pecheur deux fortes de peines pour la même faute , & qu'il ne punira point dans l'éternité celui qui prend en patience les miseres de cette vie. *Le même.*

Isaïe 14.

Nous avons dans les maladies une marque morale-ment certaine que Dieu fait état de nous,

Le Sage vous conseille de ne pas vous mépriser trop dans la maladie , & de ne pas croire que pour manquer de santé vous en meritiez moins d'estime ; puisque le Sauveur a eu tant de consideration , & tant d'amour pour les malades qu'il n'a pas été moins sensible à leurs miseres qu'aux siennes , & qu'il veur qu'on les regarde comme sa propre personne. Suivant ce qu'il dira au dernier jugement : J'étois malade , & vous avez daigné me visiter. Dans cette pensée nous lui pourrions dire : ô mon Sauveur ! si vous prenez tant de part à ces maux , que vous commandez à vos serviteurs & à vos amis de me visiter quand je suis malade , faites-moi la grace de me visiter vous-même , & de ne pas vous éloigner de ce lit , où vous me voyez attaché : car si vous m'abandonnez , toutes les visites des hommes ne me serviront de guerres , & pour peu que j'en reçoive , il y en aura toujours assez si vous êtes avec moi. *Le même.*

Au milieu des douleurs les plus aiguës , le corps extenué , & qui déperit à chaque instant par la violence des maux & des remedes , il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes , qui semblent les soulager : & ce n'est pas ici une constance de Philosophe , une ostentation plutôt qu'une vertu ; il ne donne rien aux spectateurs , tout est pour Dieu. C'est la force de la foi ; c'est la patience des Saints ; c'est l'humiliation de la penitence , & c'est ainsi , ô mon Dieu ! que ceux qui esperent en vous changent de valeur & de force : *Qui sperant in Domino , mutabunt fortitudinem.* *Isaïe 40.*

Courage & confiance d'un véritable Chrétien dans la maladie.

Voilà le Heros que forme la grace ; mais voici le sage Chrétien. Il appelle au secours de sa foiblesse la dernière force du Chrétien , la grace de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagemens , qui semblent ne proposer au malade les remedes de la foi , que comme le desespoir de ses maux , & de peur de l'approcher des horreurs de la mort , n'osent lui montrer les secours de l'immortalité ; le sang de l'Agneau , qui coule par ces canaux sacrez , loin de l'effrayer , fait sa plus ferme esperance. *Le P. Massillon, Oraison funebre du Prince de Cony.*

Isaïe 40.

Quand Dieu ne voudroit pas vous redonner la santé , il trouveroit bien le moyen de faire servir vos infirmités à sa gloire , & à la vôtre , en recompençant votre vertu par des dons extraordinaires , & en faisant éclater également aux yeux du monde la grandeur de votre courage , & l'excès de sa charité . . Il est bien glorieux à Dieu de pouvoir joindre à un corps infirme & accablé de douleurs une ame contente , qui peut dire avec l'Apôtre : *Je me fais un sujet de joye , des infirmités que j'endure pour JESUS-CHRIST , & je m'en glorifierai tout de bon , afin que la vertu de JESUS-CHRIST demeure en moi , & que sa gloire éclate dans un sujet aussi foible que je suis.* C'est une grande gloire au Sauveur d'avoir dans le monde de vives images de ses vertus ; des hommes assez genereux pour recevoir de sa main les maladies comme des faveurs , pour porter toujours sur eux-mêmes les marques de sa passion & de sa mort , afin que sa vie paroisse de même en eux. *Le P. du Pont , au livre que nous avons déjà cité.*

Dieu fait tirer sa gloire de nos infirmités.

2. ad Cor. 12.

Un malade nonobstant ses infirmités est capable d'avancer beaucoup dans la voye étroite de la perfection : car encore qu'il soit hors d'état de faire les choses que font ceux qui se portent bien , il fait ce que Dieu demande de lui , dans la situation où il est. Or le merite & la perfection du Juste ne consiste précisément , selon Saint Thomas , ni à agir ni à patir , quand même l'on donneroit tout son bien aux pauvres , & que l'on mourroit pour la foi ; mais à agir & à patir dans la vûe de plaire à Dieu , & d'accomplir sa sainte volonté : c'est la marque la plus essentielle du parfait amour , & tout notre bonheur y est renfermé. Comme donc on n'exige pas de vous des travaux qui passent les forces d'un malade , & que tout ce qu'on vous demande se reduit à supporter patiemment les diverses incommoditez de la maladie , votre progrès spirituel n'est pas attaché à agir & à travailler ; mais à souffrir votre mal en esprit de soumission , & à vous rendre obéissant jusqu'à la mort sur cette croix , où la main de Dieu vous retient , & d'où vous ne pouvez descendre. Ce qui doit donc faire votre perfection , c'est la parfaite obéissance : or l'obé-

Comme dans les maladies on peut satisfaire à ses devoirs & à ses obligations.

2. 2. Qu. 104. 4. 3.

lance est plus parfaite dans un homme qui est malade, que dans un homme qui ne l'est point; car le malade est obligé de garder le précepte de la patience, qui de toutes les vertus est sans doute la plus difficile. *Le même.*

Les sujets de patience qu'on a dans les maladies, & combien cette patience est nécessaire.

Il faut que sans jamais se plaindre de la Providence divine, un malade souffre avec les douleurs du corps l'amertume des medecines; la peine presque insupportable de demeurer des mois entiers dans un lit, où il est privé des divertissemens de la vie; la dépendance continuelle du secours d'autrui, dont il ne scauroit se passer, & qui lui manque souvent dans le besoin; une ardente soif, un dégoût pour toutes les viandes, & ce qui résulte ordinairement de tout cela, une sombre mélancolie. D'autre part, il doit conserver sa vie; Dieu le veut, & par conséquent il faut qu'il prenne la nourriture, dont il a besoin pour ne pas mourir, quelque dégoût, & quelque aversion qu'il en ait. Il faut de plus qu'il obéisse au Medecin qui le traite; & quand cette obéissance ne seroit pas de précepte, elle est au moins de conseil; & c'est toujours le plus parfait de n'y pas manquer, suivant ce que dit le Sage: *Donnez lieu au Medecin; c'est-à-dire, en termes plus clairs, rendez une exacte obéissance au Medecin; soyez toujours prêt à garder ponctuellement ses ordonnances, quoi qu'il ordonne des choses tres-ameres & tres-douloureuses. Quelle matiere de patience! quels sujets de chagrin! Le même.*

Eccli. 38.

Un malade n'est pas dispensé de pratiquer la mortification.

Il faut bien remarquer que quoi qu'un malade soit dispensé de pratiquer les mortifications, qui sont incompatibles avec ses infirmités, ce n'est pas les ômettre ni les interrompre absolument, en souffrant patiemment les douleurs de la maladie; mais les changer en celles qu'il faisoit durant sa santé. Il faut donc faire état que les longues diètes qu'on nous prescrit, doivent tenir lieu des jeûnes que font ceux qui se portent bien; que les grandes douleurs qu'on souffre; suppléent aux haïres & aux cilices, & aux autres penitences, qui ne conviennent qu'aux gens sains & robustes. Ainsi en souffrant de bon cœur des peines, qu'il n'est pas dans notre pouvoir d'éviter, & les rendant volontaires par une acceptation libre, on pratiquera excellemment les œuvres satisfactoires, auxquelles la penitence nous condamne pour l'expiation de nos pechez. *Le même.*

La patience dans les maladies douloureuses est une vertu de martyr. *Chrysost. Hom. 5. ad popal.*

La patience, à qui les Martyrs doivent leurs couronnes, peut meriter à beaucoup de gens le titre de Martyrs; puisque, comme dit Saint Chrysostome, ce n'est pas l'effet d'une mediocre vertu, qu'un homme accablé de douleurs, tenté d'impatience & de blasphème, sçache tellement se moderer, qu'il ne lui échappe jamais ni parole, ni aucune action, qui soit indigne d'un Chrétien. Voilà ce qui fait les Martyrs; c'est par là que Job s'est acquis le nom de Martyr; & c'est pour cela que l'Ecriture nous propose sa patience avec celle du Roi des Martyrs, pour être le modele de la nôtre. *Le même.*

De la patience & de l'impatience dans les maladies.

C'est par la patience que nous possédons nos ames, dit le Sauveur du monde; d'où il s'ensuit qu'un homme impatient dans les maux qu'il souffre, n'est point maître de lui-même, & qu'un malade qui se laisse aller au chagrin, & à la mauvaise humeur, devient esclave de sa passion. Au lieu que celui qui souffre patiemment son mal, bien loin de s'abatre, ou de se troubler, demeure ferme;

Tome III

& tient toutes ses puissances dans une telle sujétion, qu'elles ne se remuent que par ses ordres. O patience, s'écrie Saint Augustin, vous surmontez tout ce qu'il y a de rude, & de penible en ce monde, non en combattant, mais en souffrant; non en murmurant, mais en rendant des actions de grâces à Dieu; de qui viennent les biens & les maux. Cette vertu produit encore un effet, qui est d'un grand soulagement pour les personnes malades. C'est qu'elle adoucit leurs peines, & les leur rend plus supportables: comme au contraire le chagrin les leur augmente, & en general, on peut dire avec Saint Augustin, que les esprits impatiens & trop delicats ne font qu'irriter leur mal, au lieu de le soulager. De sorte donc qu'un malade qui s'impatiente & se plaint de tout, ne peut être que malheureux, puis qu'outre ce qu'il endure malgré lui, il entretient dans sa conscience un ver qui le rongé, & il a le cœur, comme une mer durant la tempête, toujours dans l'agitation, jamais dans le calme. *Le même.*

Combien voit-on de malades, en qui les infirmités du corps se communiquent à l'ame, & la font tomber en beaucoup d'imperfections & de vices? Ce desordre vient de ce qu'ils abandonnent les exercices de pieté qui les soutenoient, ou de ce que l'esprit aussi foible que le corps ne pense qu'à se divertir, & se soulager. Ainsi venant peu à peu à se relâcher, leur unique soin est de satisfaire leur sensualité, & s'ils n'ont pas tout ce qu'ils souhaitent, ils crient & s'emportent. Ce n'est, dit Hugues de Saint Victor, que plaintes, que murmures sur la violence du mal, ou sur l'importunité des remedes, ou sur les viandes mal apprêtées, ou sur la negligence des Medecins. Ces quatre choses leur sont de continuel sujets de chagrin, de vains soupçons, de jugemens temeraires, qui ne font qu'augmenter leur inquiétude. Ils accusent ceux qui les servent, de peu de soin & de charité. Ils exagerent leurs fautes, & leur en imputent d'autres; enfin, pour peu que le mal les presse; ils gemissent, ils se tourmentent, & par un excès de tendresse sur eux-mêmes; ils le font toujours bien plus grand qu'il n'est. Mais à dire vrai, ces foiblesses montrent que l'esprit est plus malade que le corps, & que pour couvrir de quelque prétexte son impatience, il en rejette la cause, tantôt sur les domestiques qui ne font pas leur devoir, & tantôt sur les douleurs insupportables de la maladie. *Le même.*

Des desordres & des vices des malades.

L. 1. de Claustro anima, c. 12.

Je ne dis pas que vous deviez vous faire malade indiscrettement, & sans autre vûe que d'être malade; je dis seulement que vous devez imiter les saints Martyrs, qui, comme remarque Saint Athanase, se déroboient à la cruauté des tyrans & des bourreaux, quand la prudence le demandoit; mais qui étant une fois tombez entre leurs mains, se soumettoient avec joye aux ordres de la Providence, & souffroient avec un courage invincible les plus grands tourmens. Il faut de même que vous apportiez un soin raisonnable pour conserver votre santé, & vos forces; & vous auriez tort de les prodiguer sans raison: mais si Dieu permet que vous tombiez en quelque maladie fâcheuse, remerciez-le de vous avoir procuré cette occasion de souffrir; souffrez gayement cette espece de martyr; tenez à bonheur d'être semblable au Roi des Martyrs, sinon en donnant pour lui votre sang; du

Du soin moderé qu'il faut avoir de sa santé, & de la resignation qu'il faut avoir dans les maladies.

li 3.

moins en acceptant de sa main l'affliction qu'il vous envoie. *Le même, chapitre cinquième.*

Tentations dont on est attaqué durant la maladie.

Les premières tentations viennent de la part du corps, & de l'état pitoyable, où il est en ce temps-là : car les douleurs continues, les longues diètes, le dégoût des viandes, le redoublement de la fièvre, l'insomnie, les rêves fâcheux, la nécessité de prendre souvent des médecines & des remèdes, tout cela se joint ensemble pour le tourmenter & le détruire. Mais ce n'est pas tout : car en même temps l'esprit se sent accablé de mille chagrins ; il est dans une tristesse, un abattement, & une agonie mortelle. De là vient que le malade impatient murmure, & se plaint continuellement de ceux-mêmes qui tâchent à le soulager. Son impatience va quelquefois jusqu'à s'en prendre à Dieu, & plus il aime la vie, plus la crainte de la perdre donne lieu au démon de le tenter. Il y en a qui ne recevant nul soulagement des remèdes que la médecine leur fournit, ont recours à d'autres que la Loi de Dieu leur défend. Témoins l'impie Ochozias, qui étant malade à la mort, envoya ses gens pour consulter sur son mal le Dieu d'Accaron, comme si dans Israël il n'y eût point eu de Dieu à qui l'on pût s'adresser. Aussi mourut-il misérablement, en punition de son impiété. *Le même.*

q. Reg. I.

envoya ses gens pour consulter sur son mal le Dieu d'Accaron, comme si dans Israël il n'y eût point eu de Dieu à qui l'on pût s'adresser. Aussi mourut-il misérablement, en punition de son impiété. *Le même.*

Exhortation à souffrir patiemment dans la maladie.

Si donc vous êtes malade, & attaché à un lit comme à une croix ; si vous êtes tourmenté de violentes douleurs, gardez-vous bien d'en perdre le fruit par vos impatiences, de descendre de la croix dans les enfers, & de changer un moindre supplice en un autre sans comparaison plus grand. C'est ce que souhaite le démon, qui ne tâche qu'à vous perdre, afin qu'un jour il insulte à votre malheur, & se moque de votre folie de n'avoir pas voulu souffrir patiemment des maux aussi courts & aussi légers que ceux dont Dieu vous afflige maintenant pour l'entière expiation de vos offenses : souffrez donc avec joye, faites-vous-en des occasions de mérite, &c. *Le même, chapitre sixième.*

Sentiment que doit tâcher de prendre un malade, qui est de souffrir avec le Sauveur.

Je veux vous suivre, & vous imiter, ô mon Sauveur ! & j'aime mieux être crucifié avec vous, que de goûter sans vous toutes les délices du siècle. Je vous offre mon corps & mon ame, mon cœur & mon esprit ; je m'abandonne à vous sans réserve ; & tout ce que je demande, est de partager avec vous votre croix & vos douleurs. Ne souffrez pas que j'aye d'autres vûes & d'autres sentimens, ni que je fuye jamais la croix que vous me donnerez, quelque pesante & quelque rude qu'elle soit. La croix a été dans tous les temps le partage de vos Elus ; ceux qui vous ont le plus aimé, ont été les plus tourmentés : comment donc, misérable que je suis, pourrai-je vous plaire, & être du nombre de vos serviteurs, si je fuis la croix qui est l'étendard, autour duquel vous rassemblez tous ceux qui sont à vous ? Aujourd'hui donc que je vous considère chargé d'une pesante croix, devenir mon chef & mon guide, m'inviter à vous suivre, par un chemin beaucoup plus doux que celui où vous marchez : comment ne suis-je pas enflammé du désir de souffrir pour vous ? Comment puis-je trouver quelque chose de trop rude ? Comment ne tiens-je pas pour perdus tous les momens que je passe sans endurer pour vous ? A la vérité, ma chair toujours foible, gemit sous la croix, & tâche de s'en décharger ; mais l'esprit de souffran-

ce, que vous m'avez mérité par les vôtres, ô mon Sauveur ! ne peut-il pas changer cette infirmité en courage, & cette averfion en amour ? Quand serai-je réduit pour vous dans l'état où je vous vois réduit pour moi ? quand aurai-je le goût de la croix ? quand mettrai-je tout mon bonheur & toute ma consolation à souffrir pour vous ? *Livre intitulé, les souffrances de Notre Seigneur pendant sa Passion, traduit par le Pere Alleaume, Tome 2.*

Il faut qu'un Chrétien malade entre avec plénitude de cœur dans les desseins que Dieu a sur lui ; & comme il le rend malade, afin que la douleur, que son mal lui fait souffrir, exprime celle que J. C. a endurée sur la croix, qu'il lui soit plus conforme, & qu'il en devienne plus pur, plus parfait & plus saint, il doit recevoir les maladies qui lui arrivent, non seulement avec résignation, mais encore avec actions de grâces ; il faut qu'il considère les douleurs qui l'affligent, comme des remèdes que Dieu lui applique pour la guérison de son ame, & qu'il dise avec le Propheète, du fond de sa reconnaissance : J'accepte, Seigneur, le calice qui doit operer mon salut, & je benirai pour jamais votre saint nom : *Calicem salutaris accipiam, & nomen Domini invocabo. L'Abbé de la Trappe, Tome 2. des Devoirs de la vie Monastique, chapitre 22.*

Le grand Apôtre se réjouissoit de ses infirmités, dans la pensée qu'elles produiroient & conserveroient en lui la vertu de J. C. De là naissent entre les Justes de certaines plaintes, causées par une sainte jalousie, que l'amour de la perfection leur inspire. Ceux qui jouissent d'une parfaite santé, envient à ceux qui sont infirmes les grands mérites que leur acquiert leur patience : ils croient avoir trop peu de vertu pour passer par ces épreuves ; & honteux de ce que Dieu les épargne, ils s'en prennent à eux-mêmes, ils se confument de travaux & de penitences, esperant se dédommager par là de ce qu'ils ne peuvent gagner par les maladies. D'un autre côté, les malades envient aux sains les grandes actions qu'ils font pour le service de Dieu, & pour le bien de l'Eglise. Ils regardent leurs infirmités comme des châtimens du Ciel, & croient que Dieu ne les leur envoie, que parce qu'il se voit qu'ils abuseroient de la santé s'ils se portoit bien. Ils ne se plaignent jamais de ce qu'ils souffrent, & rien ne leur fait plus de peine, que l'incommodité qu'ils donnent à ceux qui les servent. Ils voudroient pouvoir jeûner, veiller, pratiquer généralement tous les exercices de la Religion, sans être obligés de vivre moins austèrement que les autres, & de s'exempter des charges communes. Mais ils tournent tout cela à leur avantage ; ils s'en font une matière d'humilité & de patience, persuadez que Dieu les veut en cet état-là, & qu'ils ne peuvent rien faire de mieux, que de se soumettre aux ordres de la Providence divine. *Le Pere du Pont, au livre que nous avons cité, ch. 1.*

Que puis-je faire en reconnaissance du grand amour que le Sauveur du monde m'a témoigné en souffrant pour moi, sinon de joindre mes souffrances aux siennes, afin que la liaison & le rapport des unes avec les autres, les lui rendent plus agréables ? Dans cet esprit, je vous offre, mon divin Sauveur, la soif ardente qui me dessèche, avec celle dont vous brûliez, lorsque vous criâtes : *J'ai soif.* Je vous offre l'amertume & le dégoût que je sens,

Quelles doivent être les dispositions d'un Chrétien malade.

Pf. 115.

Les Saints qui ont aimé les croix & les souffrances, ont souffert les maladies comme des occasions de souffrir pour Dieu.

Dans nos maladies il faut offrir au Sauveur nos souffrances & les unir avec les siennes.

avec l'amertume & le dégoût que vous sentites, lorsqu'on vous donna à boire du fiel dans du vin. Je vous offre la lassitude & l'ennui extrême que j'endure dans ce lit, avec les douleurs mortelles que vous enduretes sur un lit incomparablement plus dur, qui est celui de la croix. Agréez, Seigneur, cette offrande, que je vous fais, pour vous marquer combien je ressens l'obligation que je vous ai, d'avoir tant souffert pour moi. *Le même, chapitre troisième.*

Un Chrétien, ou tourmenté d'une douleur aiguë, qui ne peut finir que par une opération cruelle & douloureuse, ou accablé sous le poids d'une longue infirmité, sans que tous les remèdes humains puissent lui procurer aucun soulagement; un Chrétien, dis-je, doit alors se considérer dans la main de Dieu, comme un diamant dans celle d'un excellent ouvrier, qui redouble souvent les coups de marteau, pour en augmenter la beauté & le prix: *Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé.* Il adoucit alors toutes leurs peines, & les soulage d'une main, quand il les afflige de l'autre. Disons plus, comme nous sommes les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le Chef, tout ce que nous souffrons, il le souffre lui-même dans nous; ne nous étonnons donc pas après cela, si nous voyons des Justes supporter les douleurs les plus aiguës avec une sérénité de visage toujours égale: car qui peut être plus capable de les consoler, que de savoir que c'est Dieu même qui les purifie dans cette maladie, comme l'or dans la fournaise, & qu'ils en sortiront avec un nouvel éclat? *L'Ablé de Monmorel, dans le Discours sur l'Evangile du 18. Dimanche après la Pentecôte.*

Une autre raison que peut avoir le Seigneur dans les maladies qu'il envoie aux Justes, c'est de les préserver de tomber dans le péché. Telle est la faiblesse de notre nature, si grande que nous oublions bientôt Dieu, dès que rien ne nous fait plus ressouvenir que nous sommes hommes; nous avons besoin de maladies & d'autres disgrâces, pour nous empêcher de l'abandonner dans le temps même qu'il nous comble de ses faveurs. Vous devez donc, Justes, remercier le Seigneur quand il vous visite; puisque si vous y prenez garde, lorsqu'il vous a affligés de quelque fâcheuse maladie, c'est que votre piété se ressentant de la tranquillité de votre état, commençoit à devenir tiède & nonchalante; c'est que l'amour propre se fortifioit insensiblement en vous, & si vous étiez restés plus long-temps dans ce bonheur paisible, & avec cette santé vigoureuse dont vous jouissiez, peut-être auriez-vous fait une chute funeste. Que cette reflexion vous porte donc, sinon à demander au Seigneur de vous envoyer les maladies, dont vous avez besoin, s'il juge que la santé vous puisse être nuisible, du moins qu'il vous fasse recevoir avec joye celles qu'il vous envoie; puisque vous devez les regarder comme un préservatif, qui vous étoit nécessaire pour vous soutenir. Entrez dans ses desseins, & connoissant l'utilité de cette maladie, servez-vous-en pour vous éloigner du précipice dans lequel vous étiez prêts de tomber. *Le même.*

Pour nous faire endurer les douleurs les plus aiguës, & les plus longues avec autant de patience que de résignation à la volonté de Dieu, nous devons nous regarder comme des criminels, qui sommes dignes, non seu-

lement des peines passagères que nous souffrons; mais des supplices éternels qui devoient être le salaire de nos pechez; il faut donc que nous soyons convaincus, que Dieu nous envoyant des maladies, nous punit, & par justice, puisque nous les avons méritées, & par amour, puisqu'il ne nous châtie en ce monde en pere, que pour ne nous pas châtier dans l'autre en juge. Si ces idées étoient imprimées bien fortement dans notre esprit, bien loin de nous plaindre de ce que nous souffrons, nous voudrions souffrir infiniment davantage; nous dirions avec le grand Saint Augustin: Coupez; brûlez; tranchez, pourvû, Seigneur, que vous me pardonniez, & que vous me pardonniez éternellement. *Le même.*

Comme tous les maux de cette vie sont des suites du péché, il n'est personne qui ne puisse attribuer à ses pechez les maladies qu'il souffre. *Tous les maux qui vous affligent aujourd'hui, dit Jeremie, vous sont arrivés, parce que vous avez sacrifié aux idoles; que vous avez péché contre le Seigneur; que vous n'avez point écouté sa voix, & que vous n'avez pas marché dans sa Loi, & dans ses préceptes.* Mais comme il ne nous est pas permis de juger notre prochain, c'est toujours une remerité criminelle d'affliger que ceux que nous voyons affligés de longues & fâcheuses maladies, le sont à cause de leurs pechez. Mais afin de nous sanctifier dans la douleur, il faut, loin de nous abatre dans la maladie, de concevoir de l'horreur de tout ce qui a pû nous la causer; il faut reconnoître que ce que nous souffrons est beaucoup au-dessous de ce que nous avons mérité. Il faut sur-tout remercier le Seigneur de ce qu'il se contente d'une peine qu'il ne dépend pas de nous de souffrir ou de ne souffrir pas, pour l'expiation d'une infinité de pechez. *Le même.*

Fut-il jamais un état plus funeste, & plus digne d'être comparé aux supplices des damnés, que celui d'un homme qui souffre une douleur cruelle, & qui se fait un poison de ce qui pourroit lui être un remède souverain: qui s'impatiente du mal qu'il endure comme étant insupportable, & qui a tout lieu de croire qu'il ne sortira de son lit que pour être jeté dans un feu éternel; d'où il arrive que son ame ne souffre pas moins que son corps, quelques efforts qu'il fasse pour s'étourdir sur les veritez les plus importantes. Or si nous cherchons la véritable cause de son desespoir, nous trouverons qu'il vient de ce qu'ayant toujours vécu dans le crime, la maladie l'a surpris sous le joug & la tyrannie des passions: son cœur attaché aux créatures par mille liens differens: la conscience chargée d'affaires si embarrassantes pour le salut, qu'elle lui paroît un cahos qu'on ne peut débrouiller. Comme il se trouve de plus accablé par la douleur du corps, qui lui ôte la liberté de l'esprit, il desespere de tout, parce qu'il ne peut pas même penser à rien. *Le même.*

Seigneur, puisque les maladies peuvent nous être si avantageuses, nous ne vous demandons pas de nous en préserver; il est bien juste que le corps porte la peine d'un péché, dont il est le plus souvent la première & la principale cause: mais comme l'immolation de cette partie animale de nous-mêmes ne peut vous être agréable, à moins que l'ame ne vous en fasse une offrande volontaire; faites, Seigneur, qu'en nous affligeant de telle ou telle mala-

Chacun peut attribuer à ses pechez la cause de ses maladies; mais il ne faut pas juger de celles du prochain. *Jerem.*

44.

Le malheuri d'une personne qui s'impatiente dans les douleurs de sa maladie.

Comme il faut offrir à Dieu les douleurs de la maladie qu'il nous envoie.

Disposition dans laquelle le doit être un Chrétien dans la maladie.

Psal. 33.

Raison pourquoi Dieu envoie des maladies aux Justes.

Il faut dans nos maladies croire que nous avons mérité ce châtiement.

die, nous reconnoissons qu'elle vient de votre main ; faites que nous la recevions avec une entiere resignation à vos ordres, afin qu'en faisant un bon & saint usage sur la terre, elle puisse servir à expier nos pechez, & nous mériter une plus grande recompense dans le ciel. *Le même.*

Il faut s'abandonner entre les mains de Dieu dans les maladies.

Pensez que nos vies sont mesurées, que Dieu en a compté tous les instans, & que s'il est écrit que les hommes ne peuvent ajoûter par tous leurs soins à leur grandeur naturelle, ils peuvent beaucoup moins prolonger leurs jours au-delà des bornes qui leur ont été prescrites, parce qu'il ne plaît pas à Dieu qu'ils vivent davantage; que les remedes dont il leur a permis de se servir, dans l'incertitude & dans l'ignorance de ces momens, n'ont que la force & la vertu qu'il lui plaît de leur donner, & qu'ils doivent dans l'usage & dans l'application qu'ils en font, attendre avec une soumission profonde & tranquille, l'accomplissement de ses volontez. Pensez qu'il n'y a rien de plus digne d'un Chrétien, que de s'abandonner à Dieu dans ses maladies, & de se retirer de la main des hommes, pour se mettre uniquement dans la sienne, afin que ce soit lui seul qui décide de notre vie & de notre mort. *L'Abbé de la Trappe, Tome second, des Devoirs de la vie Monastique, ch. 22.*

Les grands biens dont se prive une personne qui s'impatiente dans la maladie.

Que perd un fidele qui s'impatiente dans ses maladies ? Il perd premierement le soulagement qui pourroit adoucir ses peines. Secondement, il perd le mérite qui pourroit le récompenser. Vous ressemblez à ces peuples dont il est parlé au premier livre de l'Histoire des Rois. Le Seigneur les frappoit par des maladies également violentes & honteuses, parce qu'ils en avoient usé avec peu de respect envers l'Arche d'Alliance : ils souffroient de grandes douleurs, des douleurs qui les humilioient tout insolens qu'ils étoient : & au lieu de reconnoître le maître qui les invitoit par cette peine à se repentir de leur sacrilege, au lieu de lui offrir leurs maux pour gagner ses bonnes grâces, ils les souffroient avec impatience, & avec indignation, & ne pensoient qu'aux moyens de les soulager. *Le P. la Pesse, Sermon sur la Perte d'un fidele qui souffre mal.*

Nous pouvons autant plaire à Dieu par la patience dans nos maladies, que les autres par les plus éclatantes actions.

Helas, Messieurs, que seroit-ce que de nous aux yeux de Dieu, si pour avoir quelque part à son estime & à son amour, nous étions obligés de faire de ces actions éclatantes & extraordinaires, que les hommes ont coutume d'admirer ? Il en est peu parmi nous, qui ayent ou la force, ou l'esprit, ou l'occasion de se signaler. . . Mais mon Dieu ! quelque méprisables que nous soyons, nous pouvons en souffrant les infirmités qui nous viennent de votre part, devenir grands devant vous : & vous nous donnez à tous votre grâce pour les souffrir. Souhaitez, mes chers Auditeurs, de glorifier Dieu par toutes les grandes actions dont la piété est capable : souhaitez de convertir toutes les nations barbares, de sanctifier tout le monde, de combattre tous les desordres du siècle par toutes les armes de la science, de la Religion & du zele; mais si votre foiblesse, & vos infirmités arrêtent l'effet de vos vœux, songez à souffrir avec soumission, avec courage, avec joye, & vous pourrez par là autant glorifier Dieu que ces illustres, qui font de si grandes choses, & être du nombre de ceux que le Seigneur honore de son estime & de son amitié. *Le même.*

Nous avons sujet de croire dans nos mala-

dies, que Dieu accepte le mérite de la patience chrétienne plus volontiers que de toutes les autres vertus; parce qu'ordinairement elle n'est point exposée à ces défauts, qui nous rendent ces vertus suspectes : l'illusion & l'amour propre ne la corrompent pas si aisément. Un fidele qui souffre une douleur violente sans se plaindre, ne souffre pas sans doute par vanité: celui qui reçoit avec soumission les coups du Seigneur, quel intérêt passager pourroit-il le proposer en les recevant ? Celui qui songe à effacer ses pechez par la douleur qu'il souffre, est bien éloigné de se chercher soi-même dans son infirmité. De sorte qu'on peut dire que son mérite pur & desintéressé ne peut manquer de plaire à Dieu. Le sacrifice que nous lui offrons par la souffrance lui est toujours agréable. *Le même.*

La patience est alors plus agréable à Dieu, & d'ordinaire d'un plus grand mérite que les autres vertus.

Vous aviez encouru l'indignation de Dieu par vos pechez, il vous avoit condamné aux feux du Purgatoire, peut-être même à ceux de l'Enfer : & par une singulière faveur, & un coup de sa miséricorde, il vous remet cet Enfer éternel, il abrége ce Purgatoire, & se contente de votre patience animée de votre charité: vous en ferez quitte pour une satisfaction infiniment moindre que celle qu'il auroit exigée de vous, si vous n'aviez souffert avec patience les douleurs de cette maladie. Or comparez ce que vous auriez enduré avec ce que vous endurez, & vous comprendrez le mérite de votre patience. Le Purgatoire ! l'Enfer ! ô ciel ! toutes les peines de cette vie que sont-elles en comparaison ? Tout ce que tous les hommes ensemble peuvent souffrir n'approche pas de la douleur de quelques momens passés dans ces feux dévorans que la colere d'un Dieu a allumés. Je vous vois attaché à ce lit, accablé de tristesse & de douleur. Ah ! si vous sçavez endurer votre mal, mon cher Auditeur, voulez-vous que je vous plaigne ? Vous éteignez le Purgatoire, vous éteignez l'Enfer, & vous voudriez qu'on regretât votre sort ? Soyez malade, souffrez les douleurs les plus cuisantes, plutôt que de tomber dans ces abîmes épouvantables où vos pechez vous auroient conduit. *Le même.*

La satisfaction que l'on fait à Dieu par la patience dans les maladies, n'est pas comparable aux peines du Purgatoire & de l'Enfer.

Si la mesure de notre récompense & de notre gloire dans le Ciel, se doit régler sur la grandeur de nos souffrances sur la terre; quelle récompense ne recevra point ce malade qui durant plusieurs années a langué, ne recevant du soulagement que des services des personnes robustes dans sa longue infirmité, ayant à souffrir les reproches, la negligence d'une parenté ingrate, l'oubli des faux amis, à qui il est devenu en même temps haïssable & inutile; la dureté des personnes, à la merci desquelles il s'est vu réduit, pour prolonger son agonie plutôt que ses jours; cependant toujours patient, doux, reconnoissant; toujours disposé à vivre pour endurer; toujours baissant les chaînes, dont il a plu à Dieu de l'attacher à un lit affreux. Quel poids de gloire! quel amas de mérites! quelle récompense dans le Ciel! trouvera-t-il des termes assez forts pour remercier son Sauveur, qui lui a fait part de ses souffrances, pour lui faire part de sa gloire? *Le même, dans le Sermon du Jugement dernier.*

Quelle gloire & quelle récompense Dieu prépare à ceux qui souffrent leurs maladies patiemment.

Quand le corps n'a rien à souffrir, & qu'il peut avec liberté goûter les delices, l'ame occupée des plaisirs qu'elle partage avec lui, perd son élévation & sa noblesse. Au contraire, qui n'éprouve pas que l'ame pense tout autrement, quand le corps vient à languir

Durant la santé on s'occupe plus ordinairement aux plaisirs de la vie, &c. dans

dans la douleur ? elle rentre, pour ainsi dire, dans ses droits & dans sa liberté ; les objets qui lui cachotent la verité ont disparu ; les nuages qui l'empêchoient de regarder le ciel sont dissipés ; & à moins qu'elle ne soit tout-à-fait esclave d'une brutale accoutumance de ne songer qu'à la terre, elle attachera ses regards au ciel, elle s'efforcera de se réunir à Dieu, & ses reflexions seront saintes & spirituelles. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

La maladie nous convainc qu'il ne faut point compter sur la santé & sur la force du temperament.

Lorsque nous sommes affligés de quelque fâcheuse maladie, on ne nous dit plus en general que la santé est un bien fragile, sur lequel il y a peu de fond à faire ; que les temperemens les plus robustes peuvent être atteints par les plus legers accidens, & que quand une fois on a perdu ce tresor, on n'est plus rien dans la vie. Tandis que vous jouissez d'une santé parfaite, que vous avez des forces, de la vigueur, ces reflexions vous touchent peu, l'experience d'autrui ne vous détrompe pas ; mais une longue maladie que Dieu vous envoie, vous convainc personnellement de cette verité. C'est à vous qu'il adresse la parole, comme il fit à David, par la bouche de Nathan : *Tu es ille vir.* Il vous apprend par là que vous ne devez plus compter sur les douceurs de la vie, en vous ôtant le goût des plaisirs ; en vous éloignant des affaires, dont vous devenez incapable, il vous fait une leçon continuelle du détachement du monde ; en vous bannissant du commerce, & des assemblées, il vous fait entendre que vous n'êtes plus censé au nombre des vivans. Une infirmité habituelle vous accoutume peu à peu à mourir à tout ; elle vous fait sentir à tous momens, par ses atteintes douloureuses, par des langueurs mortelles, & par l'oubli des hommes, que le monde n'est plus rien pour vous, quelque beau & quelque agréable qu'il soit pour les autres. *Monsieur Tiberge, dans sa Retraite, sixieme jour.*

Les maladies font une des plus grandes disgrâces de la vie, & pour quoi.

On peut dire en jugeant des maladies parce que nous voyons, qu'elles font une des plus grandes disgrâces de la vie. C'est un mal qui afflige l'homme tout entier : car elles se communiquent à toutes les parties de notre corps, & affoiblissent tous ses organes & tous ses sens ; elles nous rendent inutiles à toutes sortes d'emplois & de fonctions. Elles abattent nos forces, & nous jettent dans une langueur & dans une défaillance, qui nous menace de mort à tout moment ; elles nous mettent dans une impuissance de nous soulager, & de nous secourir nous-mêmes ; elles nous reduisent à dépendre de tout le monde, & à avoir besoin de ceux-mêmes que nous assistions auparavant. Elles affoiblissent aussi tres-souvent notre esprit, & le privent de son activité ordinaire ; elles obscurcissent notre entendement, & font causé qu'il nous est impossible de nous appliquer à rien de solide ; elles nous donnent de l'éloignement pour tout ce qui avoit coutume de nous plaire ; elles nous portent à rechercher mille choses inutiles ; elles font enfin que nous craignons extraordinairement la mort, lorsque nous ne devrions penser qu'à nous y préparer. *Livre intitulé, le Chrétien dans la tribulation & dans l'adversité.*

Les maladies font souvent la cause de la conversion des grands pecheurs.

Les maladies font souvent causé que des pecheurs d'habitude, que des pecheurs qui fermoient les yeux à la lumiere, & qui sembloient avoir été livrés à l'égarément d'un esprit dépravé & corrompu, rentrent en eux-

mêmes, & font de serieuses reflexions sur leur conduite passée, condamnent leurs desordres, renoncent à leurs plaisirs & à leurs débauches, & embrassent la vertu de tout leur cœur. Elles font une penitence que leur impose Dieu lui-même par misericorde, afin de les purifier, & de leur donner moyen de racheter leurs pechez, & de satisfaire à sa souveraine justice. Elles perfectionnent leurs vertus, par la pratique de leur patience, & elles leur font acquerir de nouveaux merites devant Dieu. *Le même.*

Il seroit difficile de rapporter toutes les utilitez que nous pouvons retirer des maladies. Elles détachent les hommes des plaisirs des sens, des biens temporels, & de la vie même, qui commence à leur paroître dure & amere, & en même temps qu'elles les dégoûtent des choses d'ici-bas, elles les portent à soupirer après la vie future, où ils seront affranchis de toutes miseres, & de toutes douleurs, & où ils jouiront d'une felicité éternelle que rien ne pourra troubler ni alterer. Saint Ambroise nous enseigne que les maladies fortifient & perfectionnent notre ame, au même temps qu'elles abattent & détruisent nos corps, parce qu'elles mortifient notre concupiscence, & qu'elles amortissent nos passions, qui la faisoient pancher vers la terre. Ainsi Saint Paul dit : lorsque je suis foible, c'est alors que je suis fort ; quoi que l'homme extérieur se détruise en nous, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. *Le même.*

Elles nous détachent des biens de cette vie.

L. 1. de penitencia, c. 12.

C'est encore pour nous convaincre de l'utilité, & du bonheur des maladies, que les saints Docteurs de l'Eglise nous assurent qu'elles nous garentissent souvent de plusieurs pechez, dans lesquels nous tomberions peut-être, si nous étions forts & vigoureux, & si nous jouissions d'une parfaite santé. Combien y a-t-il de gens, dit S. Augustin, qui étant couchés malades dans un lit, conservent leur innocence, & qui s'abandonneroient à de grands crimes, s'ils étoient sains & vigoureux ? Combien en voit-on à qui la santé est préjudiciable ? Une infinité de jeunes gens se plongeroient dans la débauche, & dans des voluptez infames, s'ils n'étoient retenus par des infirmités corporelles. Une infinité de femmes vivoient dans le luxe, & dans les pompes du siècle, & ne mettroient point de bornes à leur vanité, si elles n'étoient actuellement malades ; & enfin, une infinité de personnes ne penseroient qu'à contenter leurs passions, si elles en avoient la force, & si leur santé le pouvoit permettre ; mais les maladies mettent un frein à leur concupiscence, & les forcent, pour ainsi dire, d'être innocens : au moins elles ne leur permettent pas d'exécuter leur mauvaise volonté. Les maladies font donc avantageuses aux Chrétiens, puisqu'elles les éloignent des pompes & des vanitez du siècle, des plaisirs du monde, & de toutes sortes de crimes, qu'elles arrêtent le cours de leurs passions, qu'elles les fortifient contre les tentations du demon, & qu'elles défendent leur innocence. *Le même.*

Les maladies nous préserve de plusieurs pechez.

Augustin, tract. 7. in Joann.

Saint Paul écrivant aux Romains, leur dit : Je vous conjure, mes freres, par la misericorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte & agréable à ses yeux. C'est là sans doute l'occupation de tous les fideles ; il faut qu'ils sacrifient continuellement leurs corps à la souveraine Majesté, par les austeritez de la penitence, & par la pra-

En souffrant les maladies avec patience, nous faisons de nos corps une hostie vivante que nous

offrons à Dieu.  
*Ad Rom. c. 12.*

rique de toutes les vertus chrétiennes; qu'ils lui offrent sans cesse leurs membres, leurs sens, leur vie; qu'ils le reconnoissent pour le souverain arbitre de la vie & de la mort; qu'ils le prient de disposer selon sa sainte volonté de tout ce qui leur appartient. L'on peut dire néanmoins que les malades sont encore plus obligés d'avoir cette disposition, & que leurs douleurs, leurs défaillances, & tout ce qui se passe en eux, les y incitent à tous momens, parce qu'ils se voyent à tous momens prêts de périr: ils sentent leurs forces diminuer de jour en jour; ils sont exposez à mille accidens, qui sont capables de les conduire au tombeau, & la mort les environne de toutes parts. S'ils veulent donc profiter de cet heureux état, ils doivent avoir soin que leur vie foible & languissante soit un sacrifice continuel. Ils doivent offrir à Dieu leurs corps accablez de douleurs, & consumez par les ardeurs de la fièvre: ils doivent lui offrir dans leurs lits, comme sur un autel mystérieux, tout ce qu'ils ont, & tout ce qu'ils sont. *Le même.*

Sentimens de resignation qu'un Chrétien doit avoir dans la maladie.

Voici les sentimens de resignation que doit avoir un malade. Seigneur, je ne suis plus capable de mes fonctions ordinaires: je ne puis plus vous servir, ni vous visiter en la personne des pauvres, des infirmes, & des prisonniers: je ne puis plus assister le prochain: & lui rendre les bons offices qu'il recevoit autrefois de ma part: je ne puis pratiquer les œuvres de piété qui avoient coutume de m'occuper & de remplir mon temps: je ne puis plus jeûner, reciter mes prières, ni faire de saintes lectures: je ne puis plus rien entreprendre pour la gloire de votre nom, ni pour le service de votre Eglise, parce que je me trouve dans une défaillance generale, & que je suis sur le point d'entrer dans l'éternité. Mais il me reste encore un corps, & je vous l'offre de toute la plénitude de mon cœur. Recevez le sacrifice que je vous fais. Je regarde tous les symptomes de ma maladie, comme autant de circonstances de mon sacrifice: je me soumets à toutes les douleurs que vous m'envoyez, comme au glaive qui doit immoler ma victime, & je m'estime heureux si vous daignez la recevoir; & si pour la consumer, vous allumez dans mon cœur le feu d'une charité ardente, le sacrifice ne peut manquer de vous être agréable. *Le même.*

Il faut unir les douleurs de nos maladies avec les souffrances du Sauveur.

Nous devons être persuadez que les douleurs & les souffrances de nos maladies ne sont rien par elles-mêmes, qu'elles ne peuvent être d'aucun mérite devant Dieu, & qu'elles ne nous procureront point la gloire éternelle, à moins qu'elles ne soient relevées par le prix infini du sang du Sauveur. Ainsi il faut les unir à celles de cet Homme-Dieu, les présenter au Pere Eternel par ses merites, & lui dire en même temps: Je sçai, Seigneur, que mes douleurs ne sont pas dignes de vous être présentées, & qu'elles ne meritent pas même que vous y fassiez attention; mais la foi m'apprend qu'elles deviennent grandes & précieuses, & en quelque maniere infinies, étant unies à celles de Jesus-Christ, & que vous ne pouvez alors les rejeter. *Le même.*

Avis, & vertez qu'il faut faire entendre aux malades.

Il faut faire entendre à ceux qui se sentent attequez de quelque maladie, qu'ils doivent entrer avec plénitude de cœur dans les desseins de Dieu sur eux, & comme il les rend malades, afin que la douleur que leur mal leur fait souffrir, exprime celles que Jesus-

Christ a endurées sur la croix, qu'ils lui soient plus conformes, & qu'ils en deviennent plus parfaits, & plus saints: ils doivent recevoir les maladies qui leur arrivent, non seulement avec resignation, mais encore avec action de grâces; qu'ils doivent considerer les douleurs qui les affligent, comme des remèdes que Dieu leur applique pour la guerison de leur ame. *Dans la Vie de l'Abbé de la Trappe.*

La santé est un bien qu'on ne peut assez estimer, & dont on ne connoît point la valeur qu'on ne l'ait perduë: comme c'est un bien qui ne donne point de peine à acquerir, qui se peut conserver sans beaucoup de travail, & qui n'a ni envieux ni voleurs à craindre, on n'y pense quasi point. C'est le plus grand, & le plus précieux de tous les biens naturels, qu'on doit préférer aux richesses, aux dignitez & aux emplois les plus honorables, & qui va presque d'égal avec la vie: car s'il falloit acheter l'une ou l'autre, ou qu'elles se pussent separer, je ne sçai à laquelle on devroit penser la premiere. Ce qui est certain, est que rien ne nous coûte, quand il y a esperance de la recouvrer, persuadé que l'on est, que ce n'est pas vivre, mais languir, & être privé de toute la douceur de la vie, que de la passer dans de continuelles infirmités: c'est une mort lente, qui est d'autant plus cruelle, qu'elle est plus longue, & l'on peut dire que lorsque la santé ne se rencontre point, tous les autres biens sont comptez pour rien, parce qu'on n'en jouit pas, ou du moins que ce seul & unique bien, dont Dieu favorise ordinairement les pauvres, peut égaler tous les autres. Aussi ne peut-on blâmer le soin qu'on prend de le conserver, pourvu qu'il soit modéré, & qu'il ne dégénere point en mollesse, & en oisiveté. Mais quand on le prend pour mieux s'acquitter de son emploi, ou d'un ministère pour lequel on a besoin de forces, & de santé, c'est une prudence, & une sagesse que tout Chrétien doit avoir, & l'on ne peut exempter de péché une personne, qui par son peu de moderation, se mettroit en état de ne pouvoir remplir ses obligations, ni s'acquitter de ses devoirs. *Tris du livre intitulé, la Famille sainte du Pere Cordier, Tome 3. ch. 16. §. 3.*

L'estime qu'on doit faire de la santé, & le soin raisonnable qu'on en doit prendre.

Quel mal peut-il arriver à un homme qui se voit alité, de repasser un peu serieusement sur sa conduite, & de se dire à soi-même: on nous assure que Dieu nous parle particulièrement dans les maladies, & nous instruit par là de bien des choses que nous ne concevons pas assez quand nous sommes en santé; ne m'a-t-il point envoyé celle-ci pour m'apprendre quelque chose, qu'il ne m'a point encore bien déclarée, ou que par ma faute je n'ai pas bien entendue? Grand Dieu! faites-moi donc connoître votre volonté: Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Si ce petit exercice se pratique souvent, il ne peut manquer de produire un fruit considerable. L'un connoitra que Dieu veut qu'il se retire de cette compagnie dangereuse; l'autre, qu'il se corrige de cette mauvaise humeur, de cette colere, de cette présomption. Celui-ci verra qu'il est engagé depuis long-temps dans un commerce trop libre, où il court risque de se corrompre; cet autre, qu'il a contracté une mauvaise habitude de jurer, de médire, & de dire ce qu'il pense de tout le monde. D'autres verront qu'ils n'ont jamais bien réglé leur conscience, & qu'ils ont besoin

Reflexions qu'il faut faire durant la maladie.

soin d'une bonne confession de toute leur vie. Hé Dieu ! que serois-je devenu, si cette maladie m'avoit conduit au tombeau ? Voilà les serieuses reflexions qu'il faut faire. *Le même.*

La multitude de des maladies auxquelles l'homme est sujet.

Il est impossible de compter à combien de sortes de maladies la nature a assujéti le corps de l'homme. Le monde est rempli de livres des Medecins, qui nous en apprennent les noms & les remedes ; leur science s'augmente tous les jours par la nouveauté des maux, & ce siècle est infecté d'un nombre prodigieux de maladies, qui ont été ignorées dans tous les siècles passez. Entre tous les remedes qu'on apporte à toutes ces sortes de maladies, à peine y en a-t-il un qui soit agréable ; plusieurs sont plus fâcheux même que la maladie, & pour éviter un tourment, il faut souvent passer par un tourment encore plus rude & plus fâcheux. . . Ainsi quand je considere une grande partie du monde qui gemit, & qui se plaint sans cesse des maux qu'il endure ; quand je vois les hôpitaux, les places publiques, & quelquefois même les grands chemins tellement pleins de miserables, qu'ils surpassent de beaucoup en nombre ceux qui sont malades dans leurs maisons ; je me figure cette Piscine de l'Evangile, toute entourée de galeries, où l'on ne voyoit que boiteux, qu'aveugles, que paralytiques, & que pareilles gens, qui attendoient le moment que l'Ange viendrait agiter l'eau. Or quelle eau peut demander de nous tous ces malades, dont le monde est plein ; si ce n'est celle que la charité & la compassion doivent faire couler de nos yeux à la vûe de tant de maux ? Car si tout homme est notre prochain, chacun ne devoit-il pas se représenter cette multitude innombrable de malheureux étendus sur toute la face de la terre, languissans, crians au secours, & songer qu'ils lui touchent de fort près, & qu'il ne peut se dispenser au moins de prier pour eux, s'il ne peut les soulager autrement. *Pris partie de Grenade, & partie de Bel-larmin, dans l'opuscule du Gemissement de la Colombe.*

La compassion que nous devons avoir pour les malades.

Les Saints ont souffert les maladies dontils ont été attequez, avec patience & avec joye.

C'est un spectacle digne de Dieu, des Anges & des hommes, de voir des Saints attequez de maladies, & pressés par la violence de la douleur. Bien loin de pâlir à la vûe & dans le danger de la mort, ils se sentent enflammés du desir de jouir du souverain bonheur qu'ils esperent, & qui leur est préparé ; ils s'en approchent avec joye ; ils forment dans leur cœur mille actes de resignation aux ordres de Dieu, & voudroient avoir mille vies, afin de les lui immoler toutes, pour les pechez de leur vie passée, & en reconnoissance de la vie, qu'il a bien voulu perdre pour leur amour. Les ardeurs de la fièvre sont le feu qui embrase leur charité, en consumant leur corps ; qui appesantit l'esprit, & qui l'empêche de s'élever à Dieu : les incommoditez de la maladie, & le secours des remedes aussi fâcheux que la maladie même, sont autant de pierres, qui enrichissent la couronne de leur patience, par les moyens qu'ils leur donnent d'en former les plus beaux actes. *Auteur anonyme.*

De ceux qui souffrent avec murmure & impatience les douleurs de leurs maladies.

Helas ! combien y a-t-il de personnes malades, de qui l'on peut dire qu'ils offrent plutôt une victime au demon qu'à Dieu, dans les douleurs qu'ils souffrent ! Ils souffrent comme souffrent les damnez, en murmurant, en blasphémant contre Dieu, & contre la di-

vine providence ; & ils ne se servent de leurs douleurs passageres, que pour s'attirer des douleurs éternelles. Il n'est pas en votre pouvoir, miserables ! de ne pas souffrir dans votre maladie ; vos impatiences, vos chagrins, vos emportemens ne feront qu'augmenter vos douleurs, bien loin de les diminuer ; mais il est en votre pouvoir de meriter le Ciel par votre patience. Souffrez donc pour Dieu, puisque c'est pour vous une necessité de souffrir ; souffrez pour expier vos pechez, afin que vos douleurs soient suivies d'une éternité de plaisirs. *Essais de Sermons, pour le Jeudi de la troisième semaine de Carême.*

Représentez-vous ces temps malheureux, où les astres ne versent que de malignes influences ; où la terre est sèche & aride ; où l'air devient mortel, & semble porter des impressions de maladies & de la colere de Dieu. Temps funeste, où l'on vit sans compagnie, où l'on souffre sans esperance, où l'on se separe de ce qu'on chérit le plus, le pere de ses enfans, le mari de sa femme, & où les gens de bien, quelque pitié qu'ils ayent, gardent toute leur charité pour eux-mêmes. Cette ville si riche, si belle, si peuplée, gemissoit sous ce fleau, qui lui enleva plus de vingt mille ames. Les riches cherchoient dans des retraites éloignées leur sûreté ; les pauvres qui étoient contrainsts d'y demeurer, étoient ou consumez par la faim, ou exterminés par la maladie, & Milan n'étoit qu'un cemetiere pour les morts, & un hôpital pour les vivans. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les assistances spirituelles manquoient à ceux qui étoient frappez de peste ; la crainte de la mort avoit dispersé les Pasteurs ; personne n'osoit donner le Pain de vie aux mourans, qui souffroient, pour ainsi dire, une double mort. *Monsieur Fléchier, dans le Panegyrique de Saint Charles.*

Maladies publiques ; peinture des miseres qu'on voit alors.

On peut considerer la maladie par rapport à deux sortes de personnes, à ceux qui ont peu de vertu, & à ceux qui en ont beaucoup. Les premiers d'ordinaire ne profitent point des maladies, parce qu'ayant l'ame foible, quand le corps est attaqué par la douleur, ils se laissent aisément aller aux plaintes, & au chagrin, s'impatiente, desirant avec empressement la guerison & les remedes, ne songent qu'à chercher du soulagement & de la consolation, & tombent dans le relâchement. Que si quelquefois se voyant proche de la mort, penetrez de la crainte des jugemens de Dieu, ils se déterminent à une nouvelle vie, c'est une grace que Dieu fait à quelques-uns, & qui n'est pas ordinaire : la plupart au sortir de la maladie, ne songent qu'au bien de la vie, qu'ils s'étoient vû sur le point de perdre. Quand ils ont repris leurs forces, ils ne pensent qu'à jouir de la vie & des douceurs qu'elle presente. C'est ce que les gens de peu de vertu remportent de leurs maladies. Mais ceux qui étoient tout-à-fait à Dieu, en tirent de grands avantages. L'ame se ressent de l'abattement du corps, & n'est plus capable de plusieurs effets de la grace : on se trouve comme éloigné de Dieu ; il ne reste que la foi nue, & on est remis dans l'état commun des Chrétiens : rien ne se presente sur quoi on puisse s'appuyer que la bonté de Dieu & les merites du Sauveur. Cet état sert merveilleusement à purifier l'ame. Quand on revient d'un état semblable, on en sort avec un esprit tout humilié, avec un cœur parfaitement dégagé de soi-même.

Comme les uns usent bien & les autres mal des maladies.

me, & de tous ses intérêts; on ne cherche plus que Dieu purement, & on ne desire plus rien que mourir. *Le Pere Surin, Tome second de ses Dialogues spirituels.*

L'utilité des maladies, dont la guérison dépend de Dieu.

Les maladies sont les moyens dont Dieu se sert pour nous punir, & pour nous purifier de nos pechez; l'on peut même dire que ce sont des remedes qu'il applique à nos ames, ou pour leur conserver la santé, ou pour la leur rendre, lorsqu'elles ont été assez malheureuses pour la perdre. Comme c'est lui seul qui nous donne la vie, & la santé; c'est aussi de lui qu'il faut attendre l'une & l'autre. Les peines, & les soins que nous prenons pour cela, n'ont ni l'effet, ni l'utilité que nous nous imaginons, & souvent les remedes augmentent les maux, au lieu de les guerir. *L'Abbé de la Trappe, Tome 1. de ses Maximes Chrétiennes.*

Il faut une grande vertu, pour souffrir patiemment les langueurs d'une longue maladie.

Quoi que l'on sçache qu'il faille en toutes choses se remettre dans la main de Dieu, & lui abandonner son sort pour le temps comme pour l'éternité; cependant il est rare de conserver assez de vertu & de fermeté pour être à l'épreuve de l'ennui, & de l'abattement que peut causer une mauvaise santé, lorsqu'on ne voit pas qu'elle se rétablisse, & de se préserver de la multitude & de la malignité des tentations qui sont inseparables des maux & des langueurs, quand elles ont de la suite & de la durée. *Le même.*

Les maladies sont des occasions de satisfaire à Dieu pour nos pechez, &c.

Les maladies que Dieu nous envoie, sont quelquefois les seules occasions qu'il nous offre de lui satisfaire pour les pechez que nous avons commis pendant que nous jouissions d'une pleine santé; & si nous ne les recevons pas dans un esprit de penitence, elles nous deviennent inutiles. De plus, elles sont autant d'épreuves de notre fidelité & de notre resignation, & si nous ne les acceptons pas dans cette vûe, nous tombons dans une espece de rebellion; & d'infidelité; qui sont de nouvelles causes de notre reprobation; au lieu que quand nous recevons les maladies dans cet esprit, nous trouvons dans la peine même de nos pechez, de quoi les expier. *Pris des Sermons Moraux sur ce sujet.*

Il faut dans les maladies agir selon les maximes de l'Evangile.

Du temps de Saint Augustin, les fideles qui avoient la fièvre, ou qui souffroient d'autres douleurs, avoient coutume de prendre le livre de l'Evangile, & de le mettre sur leurs têtes, ou sur la partie affligée. J'approuve fort cette coutume, dit ce Pere; mais je me réjouirois encore davantage, si vous mettiez cet Evangile sur votre cœur. O que vous y trouveriez de grands secrets pour profiter de vos maladies! vous y trouveriez qu'il faut pratiquer la patience, la resignation à la volonté de Dieu, &c. *Le même.*

La maladie est le plus puissant moyen dont Dieu se sert pour convertir le pecheur.

Pour convertir un pecheur, il faut avant toutes choses fléchir l'obstination de sa propre volonté, qui s'attache opiniâtement à la créature, dont elle est si charmée, qu'elle ne peut se refoudre à s'en défaire. Pour cet effet, Dieu employe les inspirations, les lumieres, les sermons, les avertissemens, les menaces, & cent autres moyens que lui inspire le zele ardent qu'il a de notre salut. Pendant qu'un homme jouit de la santé du corps, tous ces remedes n'ont pas beaucoup d'effet sur son esprit; le monde, la chair, les voluptez sensuelles, ont des attrait si forts, qu'il lui est difficile de les quitter, & plus on le presse, plus il se roidit contre les avertissemens salutaires qu'on s'efforce de lui donner. Mais

la maladie est une épée de feu, qui tranche tous ces liens. Le pitoyable état, où il se trouve, est un argument convaincant, une raison pratique qui le convainc par les sens, & qui lui montre par sa propre experience, quelle est la vanité de toutes les choses de la terre; il voit clairement que les richesses ne le peuvent garantir des traits de la mort; que ses amis sont trop foibles pour le tirer de ses mains; voilà pourquoi il lui est plus aisé de s'en détacher par la maladie. *Le Pere Nouet, dans ses Meditations.*

Deux choses ont coutume d'étouffer durant la santé tous les sentimens de la crainte de Dieu: l'esperance d'une longue vie, & l'oubli de l'éternité. Pendant que le pecheur se porte bien, la pensée de la mort n'entre gueres dans son esprit, ou si elle y entre, elle n'y peut faire d'impression, parce qu'il la regarde comme un mal fort éloigné. De là vient que la justice de Dieu, qui l'attend à ce redoutable moment, ne le touche non plus que s'il ne devoit jamais rendre compte de ses déportemens; mais quand il se voit étendu sur un lit, foible, languissant, épuisé de forces, & accablé de douleurs, alors il se souvient qu'il est mortel, & se voyant si près de cet effroyable passage, qu'il n'avoit pas encore bien reconnu, il ne se peut faire qu'il ne soit saisi d'une extrême frayeur, qui l'oblige de penser au danger où il est, & mettre son salut en sûreté. Voilà le chemin le plus court, par où la divine misericorde ramene les gens du monde, & les engage à son service. Ce libertin n'auroit de dix ans pensé à faire penitence, si Dieu ne lui eût envoyé une fièvre dangereuse, qui l'a effrayé, & qui l'a fait rentrer dans son devoir. *Le même.*

Les Medecins ont coutume de blesser une partie du corps pour guerir l'autre: ils ouvrent la veine du bras, qui n'est pas malade, pour soulager la tête qui est ataquée: ils appliquent le bouton de feu aux parties extérieures, pour sauver les parties nobles: ils déchirent la playe pour la resermer; & comme dit Saint Jérôme, le secret de leur science consiste à rendre la santé par la douleur: *Artis Medicorum est per dolorem reddere sanitatem.* Le Fils de Dieu, qui est le Medecin des ames, garde la même methode pour la guérison des pecheurs: il frappe la chair pour guerir l'esprit, & de la maladie, qui est un acheminement à la mort du corps, il fait une excellente disposition à la vie de l'ame. *Le même.*

Les saints Peres enseignent que la maladie est l'école de la sagesse chrétienne, l'élément de la vertu, où l'esprit prend une nouvelle vigueur; & le grand ressort de la grace, qui redouble ses forces par les foiblesses de la nature: *Cum infirmar, tunc potens sum;* lorsque je suis foible; dit Saint Paul, c'est alors que je suis fort; jamais je n'ai plus de vigueur d'esprit, que lorsque mon corps est épuisé de maladies, & abattu de foiblesse. De plus la maladie est une défaite generale de tous les vices, par une victoire de la grace sur toutes les passions de l'ame, un triomphe de l'ame sur tous les appetits de la chair. Alors le voluptueux pense plus à guerir qu'à prendre ses plaisirs; l'avare n'a plus d'autre tresor ni d'autres richesses qui le tentent que la santé; l'ambitieux se voyant couché sur un lit, perd ses desseins de vanité qui le portoit au-dessus des nuées; le gourmand devient sobre pour échapper

Dans la maladie on se souvient de la mort & de l'éternité.

Le Fils de Dieu afflige le corps de maladie pour guerir l'esprit.

L'utilité & les avantages de la maladie.

2. ad Cor. 12.

échaper la mort ; l'envieux borne sa jalousie au seul bien de la vie, qu'il tâche de prolonger ; le vindicatif donne trêve à ses inquiétudes, & les douleurs du corps adoucissent l'aigreur de son esprit. C'est donc un singulier benefice de Dieu de nous laisser les infirmités du corps, pour arrêter l'impetuosité de nos passions. *Le même.*

Pendant la maladie on pense à Dieu, qu'on oublie souvent pendant qu'on est en santé.

Pendant qu'un homme est en santé, les veritez de la foi n'ont pour l'ordinaire que de foibles lumieres, qui n'échauffent point le cœur ; mais la maladie le réveille, & lui donnant occasion de penser à l'éternité, le fait résoudre à mieux vivre, pour éviter ce qu'il craint. Pendant qu'il se porte bien, son esprit est tellement occupé des affaires du monde, qu'il ne pense point à la priere ; & quand on parle d'oraïson aux personnes du siècle, ils n'ont point d'autre réponse à nous faire, sinon que l'embarras du monde ne leur laisse point de temps qu'ils y puissent donner. Mais lorsque cet homme est arrêté par l'infirmité du corps, comme un prisonnier de la justice de Dieu, il se tourne comme naturellement vers son Créateur, pour lui demander secours, & lui dire avec David : *Miserere mei, quoniam infirmus sum.* *Le même.*

Psalm. 6.

La maladie humilie les personnes les plus superbes.

Dans une parfaite santé, la pratique de l'humilité est une leçon difficile à apprendre, sur-tout quand on est dans l'honneur, & qu'on a de grands biens ; mais la maladie est un état de dépendance, qui humilie les grands aussi bien que les petits. Donnez-moi l'homme du monde le plus puissant, & le plus riche, quand il devient malade, il devient esclave de toutes les créatures, & petit comme un ver de terre ; il faut qu'il dépende d'un serviteur, tout maître qu'il est : car sans lui, il ne sauroit se remuer ; il faut qu'il obéisse au Medecin, qui lui prescrit des diettes, & des ordonnances fâcheuses : il est sujet aux changemens des temps ; il est susceptible des impressions de l'air ; la presence de la mort, & le danger où il est de tomber bientôt sous son pouvoir, lui fait connoître qu'il n'a rien en ce point au-dessus du dernier des hommes ; qu'il n'est qu'un peu de poussiere comme les autres, & que ces grands colosses de vanité, que la fortune élève si haut, n'ont que des pieds de boué, que le moindre choc est capable de renverser. *Le même.*

Dien punit ordinairement par les douleurs du corps, les plaisirs du corps.

Vous êtes peut-être accablé de douleurs aiguës & violentes ? Ah ! vous aimiez trop les plaisirs du corps : vous avez offensé Dieu par les delices, il vous punit par les douleurs de la chair ; il fait servir à ses vengeances, ce que vous avez fait servir à vos crimes : vous avez péché par les sens, il vous fait souffrir par les sens. Vos langueurs, dites-vous, ruinent vos affaires, & renversent votre fortune. Que veulent dire ces paroles ? sinon que si vous aviez de la santé, vous seriez aussi ardent à courir après les vanitez du monde que les autres. Que d'intrigues ne feriez-vous pas, si vous pouviez porter votre corps où l'ambition porte votre esprit ? Que d'excès, si vous aviez des forces & de la santé ? *Le même.*

N'est bien juste de souffrir par de douloureuses maladies la peine de nos pechez, & de souffrir pour

Qu'y a-t-il de plus juste, que de souffrir avec soumission la peine de notre peché, que de vouloir ce que Dieu veut, que de lui rendre la pareille, en lui offrant peines pour peines, douleur pour douleur, souffrances pour souffrances, non pas à la verité comme les autres débiteurs, qui s'acquittent en payant leurs dettes ; car plus nous souffrons pour

Dieu, plus nous lui sommes obligez. Quelle consolation de pouvoir quelquefois, & souffrir même, sans mourir, participer à la gloire & à la couronne des Martyrs ! Ce n'est plus le temps des persecutions, je l'avoué ; mais c'est le temps de souffrir pour Dieu ; quand lui-même nous afflige de quelque douloureuse maladie. Ce n'est plus le temps des combats sanglans, mais c'est toujours celui des couronnes, & nous n'avons besoin pour les meriter que d'être patiens dans nos maux, & de les souffrir avec soumission. Etes-vous donc affligé de quelque maladie ? souffrez patiemment, & vous participerez aux merites des Martyrs. Etes-vous abattu dans un lit, sans vigueur & sans force, & sans esperance de guerir ? louez Dieu comme le saint homme Job, & vous voilà Martyr comme lui ; au sentiment de Saint Chrysostome qui lui donne ce nom. *M. l'Abbé de Saint Martin, dans son Carême, Sermon sur ce sujet.*

Dieu, qui a souffert pour nous.

Inutilement sommes-nous malades, si nous ne tirons de l'infirmité du corps de quoi guerir celle de l'esprit. Inutilement Dieu nous met-il dans cet état, si nous n'entrons dans les desseins de sa Providence. Inutilement même employera-t-il d'autres moyens pour nous sanctifier, si celui-là ne nous sanctifie pas, parce que s'il y a quelque chose qui soit capable de nous détacher du monde, & d'affranchir notre esprit de la servitude du corps, c'est la maladie : car, comme dit Salvien, elle éguise la pointe de l'ame, & à mesure que les forces du corps l'abandonnent, celles de l'esprit augmentent & se renouvellent, & l'on peut dire que c'est être sain, que de ne pas l'être toujours, & d'être quelquefois malade. *Le même.*

Nous devons tâcher de tirer du fruit de nos maladies, & de ne pas les rendre inutiles pour notre salut.

Il seroit à souhaiter que nous fussions tels dans la santé que nous sommes dans la maladie, & que nous promettrons d'être à l'avenir : car quelles promesses & quelles résolutions ne fait-on point pour peu qu'on se voye en peril, ou qu'on sente de mal ? Ce sont d'ordinaire les plus beaux sentimens du monde : ce ne sont que reflexions continuelles sur les miseres de la vie, sur la caducité des choses humaines, la vanité du monde, l'aveuglement de l'esprit humain. On ne veut entendre parler que de Dieu, que de Penitence, que de Sacremens. Le plus libertin veut être homme de bien : le plus ambitieux & le plus avare, ne veut plus penser qu'aux choses du ciel : ils veulent tout, ils promettent tout : grand regret du passé, grande resolution pour l'avenir ; mais aussi-tôt que le peril est passé, & que la santé commence à se rétablir, vous voyez cette passion rentrer peu à peu dans ses droits, les mêmes sentimens, les mêmes actions. *Le même.*

Nous serions de grands Saints, si nous étions tels durant la santé que nous sommes dans la maladie.

Quel usage la plupart des hommes font-ils de la santé ? Combien de jeunes gens, qui la font servir à toutes les passions de leur âge : *Coronemus nos rosas.* Divertissons-nous, se disent-ils les uns aux autres, pendant que nous en avons le temps. Quel usage en fait cette femme ou cette fille mondaine, que de la faire servir à sa vanité, à une vie mollé & sensuelle, aux divertissemens, à certains commerces qu'on n'ose nommer, certaines libertez qu'on n'ose approuver. Quel usage en fait cet homme de lettres, qu'à lire, ou à faire des livres pernicieux, ou du moins à contenter sa curiosité & celle des autres ? Quel usage en font tous les gens d'affaires, que de travail-

La plupart des hommes abusent de leur santé.

leur jour & nuit à faire leur fortune, & à établir leur maison, sans penser presque jamais, ou du moins tres-peu à l'éternité? *Si sani sunt, sancti non erunt*, dit un saint Pere. *In vacuum laboravi, sine causa, & vanè fortitudinem meam consumpsi*. Malheureux que je suis, j'ai donc inutilement usé ma santé, épuisé mes forces, & beaucoup travaillé pour le monde, sans rien faire pour mon salut! Cette santé que Dieu m'avoit donnée; cette vigueur, cette force du corps, ce bon temperament, cette constitution si heureuse, dont je pouvois tirer de si grands avantages pour l'éternité, & pour le temps même: tout cela m'a donc été inutile; tout cela n'a donc servi qu'à l'avarice & à l'ambition, au divertissement & au plaisir d'une vie molle. Ah! venez douleurs, maladies, infirmités, venez me punir du mauvais usage d'une santé, qui devoit être employée au service de Dieu. *Le même.*

Dieu nous envoie des maladies pour nous détacher du monde.

1. Mach. 6.

Il est difficile de se soumettre à la volonté de Dieu dans une maladie longue & fâcheuse, & c'est alors qu'on

Pendant qu'un voluptueux jouit d'une parfaite santé, il ne peut détacher son cœur de ses plaisirs; mais Dieu pour l'en détacher, lui envoie une maladie continuelle & fâcheuse, qui le bannit du commerce du monde, qui l'éloigne des affaires, qui lui ôte le goût des plaisirs; alors il commence à sentir qu'il ne faut plus compter sur les douceurs de la vie. Impatient alors, & accablé sous le poids de son mal, il s'écrie comme Antiochus: Hélas! dans quelle tristesse suis-je plongé, moi, pour qui le monde avoit tant d'attraits, & où je trouvois tant de charmes: *In quos fluctus tristitia deveni, qui jucundus eram, &c. Sermon manuscrit.*

Plus il est difficile de se soumettre à la volonté de Dieu en cet état, plus il faut que notre amour soit ardent pour nous y conformer. Or quoi de plus difficile, je vous prie, que de se soumettre aux ordres de la Providence, lorsque la maladie fâcheuse nous attache continuellement au lit, qu'elle nous prive de tout commerce avec le monde, & que la nature

est accablée sous le poids du mal? C'est sans doute alors que celui-là aime son Dieu, qui reçoit avec actions de grâces l'infirmité qu'il lui envoie: car pour cela, il faut que la nature n'agisse plus; il faut que l'homme n'agisse plus en homme, mais en copie fidelle d'un Dieu souffrant. Il faut que son amour soit constant, héroïque, pur, desintéressé. C'est en un mot, par là, qu'il connoît si son amour pour Dieu est véritable: c'est là où tant de personnes, qui se croyoient absolument attachées à Dieu, ont reconnu que leur amour étoit foible & languissant: mais quand il a été épuré par le feu de cette tribulation sensible, alors celui-là peut dire comme l'Apôtre, que rien ne pourra jamais le separer de l'amour de Jésus-Christ. *Le même.*

lui témoigne d'avantage son amour.

C'est proprement dans la maladie, que nous pouvons dire à Dieu, selon Saint Augustin, ne vous éloignez pas de moi, Seigneur, parce que la tribulation est proche: *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima est.* Tandis qu'on nous enleve nos biens, dit ce saint Docteur; tandis qu'on se contente de noircir notre reputation par des injures, & par des calomnies; tandis que la haine de nos persecuteurs se termine à nous exiler de notre patrie, la tribulation est encore éloignée de nous; parce qu'il nous est facile de mépriser les biens de fortune, de nous élever au-dessus de l'estime, & de la reputation des hommes, & nous consolons de l'exil auquel on nous a condamnés. Mais lorsque la maladie attaque & afflige nos corps, la tribulation est proche de nous, puisqu'elle nous suit par tout, & qu'il ne nous est pas possible de ne pas sentir ce qui se passe dans nous-mêmes. Aussi voyons-nous que le demon après avoir enlevé à Job ses biens & ses enfans, ne crût pas l'avoir assez affligé, qu'il ne l'eût couvert d'ulceres, & ne lui eût fait sentir de grandes douleurs. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

De tous les maux de cette vie, les maladies sont les plus sensibles. Psal. 70.

## M A R I A G E.

La Sainteté du Mariage; les devoirs & les obligations attachez à cet état, &c.

### A V E R T I S S E M E N T.

Quoi que le Mariage soit une chose sainte, & qu'il soit élevé à la dignité de Sacrement par le Fils de Dieu mesme, il n'y a point de matiere où le Prédicateur ait besoin d'apporter plus de précaution, qu'en parlant du Mariage; d'un costé la pureté de notre langue ne permet pas d'user d'expressions qui puissent tant soit peu souiller l'imagination, & offenser les oreilles chastes; ce qu'il est assez difficile d'éviter. D'ailleurs la corruption du siècle est telle, & le penchant du cœur humain vers la sensualité, qu'il se fait un plaisir malin tantost de trouver occasion de rire, & de railler; tantost de penser aux choses dont le Prédicateur s'efforce d'éloigner la pensée, & tantost enfin de censurer celui qui entreprend de parler des dangers, & des desordres d'un état, dont il n'a nulle experience, & qu'il devoit lui-mesme ignorer.

Il faut donc user de précaution, soit dans les choses dont on parle, soit dans la maniere dont on les dit. Mais d'un autre costé, je ne crois pas qu'un Prédicateur Evangelique, qui doit travailler à corriger les abus & les dereglemens de tous les états, doive, sous ce prétexte, omettre, quand l'occasion s'en presente, de reprendre, & de blamer ceux qui se commettent dans l'état le plus commun, & le plus nécessaire de la vie, d'instruire ceux qui y sont engagez de leurs obligations & de leurs devoirs, de la maniere qu'ils se doivent comporter dans leurs familles, d'avertir ceux qui s'y engagent legerement, & sans vocation, des dangers qu'ils courent, & des malheurs à quoi ils s'exposent.

Pour traiter donc ce sujet d'une maniere qui aille à édifier les Auditeurs, nous laisserons